

La lutte des classes

LUI

Je me réveille toujours avant elle. Ce n'est pas volontaire. Mon corps sait que le silence est plus dense, plus vivant, avant qu'elle n'ouvre les yeux. J'aime ce moment. J'écoute la respiration régulière à côté de moi, j'essaie d'en suivre le rythme, de ne pas le rompre. Il y a ce pli au coin de sa lèvre, comme une énigme qui ne se résout jamais. Je pourrais rester là des heures, à attendre que la lumière filtre par les stores.

Je me lève sans bruit. Le sol est froid, mes pieds s'y accrochent comme pour vérifier que je suis bien réveillé. Dans la cuisine, les lumières artificielles sont encore en veille, un bleu qui ne ressemble à rien. Je lance le café, le bruit de l'eau qui circule, la vapeur qui s'échappe. Je coupe un fruit synthétique, machinalement, comme chaque matin. Il y a quelque chose de rassurant dans ce geste précis, immuable.

Quand j'entends ses pas derrière moi, je sais déjà comment elle va sourire.

ELLE

Je le trouve toujours debout, déjà en mouvement, déjà ailleurs. Il ne dit pas grand-chose le matin. Il coupe les fruits, prépare les assiettes, pose les verres exactement au même endroit, comme si l'ordre des choses avait une importance secrète. Je le regarde sans qu'il s'en rende compte, je regarde la tension de ses épaules, ses mains qui bougent vite, précises.

Je lui dis « bonjour » comme chaque matin. Pas trop fort. Il se retourne, me sourit. Parfois, on ne parle pas davantage. On s'assoit sur le balcon, on regarde la mer avaler le bord du port. J'aime ce silence. Il n'est pas vide, pas pesant. Il est comme nous.

Les navettes passent haut dans le ciel, blanches, rapides. Je me demande si lui, parfois, imagine partir. Moi, non. Je n'ai jamais voulu quitter cette ville.

LUI

Le café est presque froid quand je finis de le boire. Elle ne dit rien, elle regarde les digues, le ciel. Je suis en retard, je le sais, elle aussi. Elle ne me le dit jamais directement, sauf aujourd'hui.

- Tu seras en retard.

Je hoche la tête. Je range nos tasses, je lui frôle les doigts sans y penser. Le geste me rassure. Le monde dehors peut être en ruine, tant que ce contact existe encore.

LUI

Le bureau n'a pas changé. Les mêmes murs blancs, l'odeur d'ozone, le bourdonnement des machines. Les écrans projettent les hologrammes des stations spatiales, des cabines, des vols programmés. Je passe mes journées à organiser des départs, à répondre à des messages vocaux impatients, à expliquer que non, il n'y a plus de places avant trois mois pour la station martienne.

À midi, je monte sur le toit. Le grondement des digues me parvient par vagues. L'air est lourd, saturé, presque collant. Je regarde la mer, les reflets de métal à la surface. Parfois, j'ai cette impression étrange que la ville respire, qu'elle est vivante, que ses souffles et mes souffles se mélangent.

Je pense à elle. À ce que je vais retrouver ce soir : sa silhouette, son silence qui n'est pas vide, ses gestes précis.

ELLE

La bibliothèque est calme. Toujours. Il n'y a presque plus personne dans les salles. Le monde s'est déplacé ailleurs, dans les réseaux, dans les flux numériques. Moi, je reste ici, à trier, à classer, à manipuler ces morceaux de passé qui sentent la poussière et le papier sec.

J'aime ça. J'aime l'ordre, la patience que ça demande. Je me sens à ma place, entre ces murs froids, sous la lumière neutre des lampes. Parfois, je pense à lui, à son visage concentré. Je sais que ce soir, il rentrera fatigué, et qu'on ne parlera pas beaucoup. Et ça me va. Je n'ai jamais eu besoin de beaucoup de mots.

LUI

Le soir, on dîne sur le balcon. La mer s'agit en contrebas, la ville bourdonne doucement. Parfois, je parle de ma journée. Parfois, non. Elle ne me demande rien. J'aime ça, ce silence qui n'a rien de froid. J'aime quand elle pose un verre devant moi sans me regarder, ou quand elle s'assoit et que ses doigts viennent toucher ma main, sans raison.

Je crois que c'est ça, notre équilibre.

ELLE

Je le vois rentrer, son pas reconnaissable dans le couloir. Il ne sait pas à quel point je l'écoute, à quel point le bruit de ses pas suffit pour apaiser ma journée. Je me lave les mains, j'essuie l'encre invisible qui reste parfois entre mes doigts.

Quand il sort sur le balcon, je le suis. Je m'assois à côté de lui, sans rien dire. Le ciel s'assombrit vite ces temps-ci. Je regarde la ligne de l'horizon, les lumières des navettes qui filent vers le haut. Il ne me demande jamais si je voudrais partir. Il sait que je n'en ai pas envie.

LUI

Dimanche, on prend le train magnétique. Je n'aime pas ces vitesses-là. Le paysage défile trop vite, une succession de fragments que je n'ai pas le temps d'attraper. Les zones inondées s'étirent sous le ciel lourd, et parfois, on aperçoit les ruines des anciens villages qui dépassent encore, comme des fantômes.

On descend dans une petite ville préservée. Une langue de terre entourée de cultures sous dômes. On marche longtemps sans parler. Elle me tient la main. J'aime ce poids, cette chaleur.

Quand elle pose sa tête contre mon épaule, près de ce vieil arbre qui survit, je ferme les yeux. J'ai le sentiment que rien ne peut nous atteindre.

ELLE

Il serre ma main plus fort, comme s'il craignait que je disparaissse. Je ne dis rien. Je ne dis jamais rien quand il se tait. Je préfère le silence. Je le laisse respirer contre moi, sentir mon poids, ma présence.

Je pense à nos débuts, à nos années passées ici, à la façon dont le temps s'est déposé sur nous sans nous séparer. Je me dis que j'ai de la chance. Que c'est ça, aimer : être là, dans le mouvement ralenti des jours.

LUI

Le soir, on fait l'amour. C'est lent, presque immobile. J'écoute son souffle, je le sens vibrer contre ma peau. Je crois que je n'ai jamais eu besoin de rien d'autre que ça.

Après, je reste éveillé. Elle dort déjà, sa main posée sur mon torse. J'écoute la ville qui gronde, les digues qui respirent. Je me dis que ma vie entière pourrait tenir dans ce moment.

LUI

Le lendemain, tout recommence. Je me lève avant elle, je prépare le café, j'ouvre les stores. La lumière du matin se brise sur les surfaces métalliques, se disperse en éclats. Elle arrive, me dit « bonjour ». Je souris.

Je me dis que j'aime cette vie, ce rythme précis, cette succession de gestes familiers qui ne changent pas.

Ce soir-là, pourtant, il y a quelque chose. Rien d'important, rien de visible. Juste... un détail. Elle pose la tasse sur la table, légèrement à droite. Pas à gauche. Pas à sa place.

Je reste immobile quelques secondes, le regard fixé sur la tasse.

Elle me demande si tout va bien. Je hoche la tête. Je me dis que ce n'est rien. Juste la fatigue.

Je ne sais pas quand ça a commencé. Peut-être ce soir-là. Ce geste simple : la tasse déplacée. J'ai essayé de ne pas y penser. Mais le lendemain, en préparant le café, j'ai senti quelque chose. Je ne sais pas comment le dire. C'était sa voix, mais pas exactement. Comme si quelqu'un imitait sa voix. Pas assez pour que je puisse le prouver, juste assez pour que je sente ce décalage.

Je n'ai rien dit. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète. Je me dis que c'est le travail, que c'est la chaleur. Qu'il fait trop chaud pour penser droit. Mais dans le bus, en allant au bureau, je n'arrête pas d'y repenser. Sa voix, le timbre légèrement plus grave. Ou alors je l'ai imaginé. Oui, c'est ça. Je me fatigue moi-même.

ELLE

Il est étrange depuis quelques jours. Pas dans ses gestes — ils sont toujours précis, attentifs — mais dans son regard. Comme s'il observait tout, tout le temps. Comme s'il cherchait quelque chose. Je n'ose pas lui demander. J'ai peur qu'il se referme si je le fais. Alors je me contente de lui

parler de petites choses : le nouvel arrivage de manuscrits à la bibliothèque, le vieux lecteur holographique qui refuse de s'éteindre, la pluie acide annoncée pour le week-end.

Il m'écoute, je le sais. Il a ce léger hochement de tête qui me dit qu'il m'entend. Mais il ne répond pas. Et je sens son regard sur moi, un regard qui n'est plus tout à fait le même.

LUI

Je l'ai observée ce soir. Pendant qu'elle rangeait la cuisine. Ses gestes... Il y avait une lenteur inhabituelle. Elle a pris le torchon, essuyé un verre, reposé le verre. Des gestes que je connais par cœur. Mais il manquait quelque chose. La fluidité. Comme si elle jouait un rôle.

Je me suis surpris à penser : *ce n'est pas elle*.

Ça m'a fait peur. J'ai secoué la tête. Je suis allé sur le balcon, j'ai respiré l'air lourd, saturé de sel et d'ozone. Je me suis dit que je deviens fou. Que je dois dormir.

ELLE

La nuit, il ne dort plus. Je le sens se tourner, se lever parfois. Je fais semblant de dormir, pour ne pas l'inquiéter. Mais je sais qu'il est là, dans le salon, à marcher, à respirer plus fort que d'habitude. Quand il revient dans le lit, il a les mains froides.

Je voudrais lui dire que je le sens s'éloigner, qu'il y a comme une distance qui s'installe, invisible mais nette. Mais les mots restent coincés.

LUI

Au bureau, je n'arrive plus à me concentrer. Les hologrammes défilent, les clients parlent, mais je n'entends que des bribes. Je pense à elle. À ses gestes. À sa voix. Je me demande si les autres le voient, eux aussi, ce décalage.

J'ai commencé à écrire dans un carnet. Des phrases courtes. Des détails. « Robe bleue mardi. Pas elle. » « Sourire décalé. » « Elle ne m'a pas regardé quand elle a posé la tasse. » Ça n'a pas de sens, mais ça m'apaise de le noter.

ELLE

Ce soir, il m'a demandé : *Tu te souviens de notre premier voyage ?*

Je lui ai souri, j'ai répondu oui, bien sûr. Je me souvenais de tout : le train qui tremblait, le bruit du vent dans les rues de la vieille ville, le goût du thé amer qu'on avait bu en silence.

Mais il m'a regardée comme si je mentais. Comme si j'avais dit quelque chose d'impossible. J'ai voulu tendre la main, mais il s'est reculé, imperceptiblement.

LUI

Elle connaît les réponses. Elle sait les dates, les lieux, les odeurs. Mais ce n'est pas elle. Je ne peux pas expliquer pourquoi. C'est comme si tout avait été appris par cœur. Comme si on avait injecté dans ce corps tous les souvenirs qu'on partageait, sans que l'âme, la présence, y soit.

Je fais semblant. Je lui parle, je lui souris. Mais le soir, dans notre lit, quand elle pose la main sur moi, je sens une étrangeté. Je connais ce corps. Je connais cette peau. Mais ça ne correspond plus à ce que je ressens. Comme si je touchais une réplique, parfaite mais vide.

ELLE

Je sens qu'il me fuit. Je le touche, il se tend. Je parle, il détourne les yeux. Ce soir, j'ai cuisiné son plat préféré, comme avant, comme au début. Il a souri, un sourire fragile, mais il n'a presque rien mangé.

Je commence à avoir peur. Une peur qui n'a pas de nom. Comme si quelque chose glissait entre nous, quelque chose que je ne peux pas retenir.

LUI

J'ai passé la nuit sur le balcon. Je n'arrivais pas à rester près d'elle. La ville était silencieuse, sauf le grondement régulier des digues. Le ciel était rouge, strié par les lumières des navettes.

Je me suis regardé dans la vitre. J'ai vu mon reflet et, l'espace d'un instant, j'ai douté. Et si je n'étais pas moi ?

ELLE

Ce matin, il m'a regardée longtemps. Sans rien dire. Comme si j'étais étrangère. J'ai voulu lui prendre la main, il l'a retirée doucement, presque avec douceur, mais assez pour que je comprenne que quelque chose se brise.

Je me suis préparée pour aller travailler, comme d'habitude. À la bibliothèque, j'ai rangé des archives, j'ai classé des volumes. Mais tout était flou. Je ne pensais qu'à lui, à son regard, à cette distance qui s'agrandit chaque jour.

LUI

Au travail, ils me parlent. Je hoche la tête. Je note des choses qui n'ont aucun sens. Je me répète que je suis fatigué, que ça va passer. Mais le soir, quand j'ouvre la porte de l'appartement et que je la vois, je sens cette même coupure.

Je me dis que quelqu'un joue un rôle. Qu'on m'a volé quelque chose. Qu'on m'a volé elle.

Je ne peux plus faire semblant. Pas quand elle me regarde comme ça, avec ce mélange d'inquiétude et de douceur qui n'est pas le sien. C'est trop parfait. Trop étudié. Comme si on avait fabriqué ce regard pour me calmer.

Hier soir, j'ai parlé. J'ai dit : *Tu n'es pas elle.*

Je m'attendais à un éclat, à de la colère. Mais elle a juste ri. Un rire léger, nerveux. Puis elle a vu mon visage et le rire s'est arrêté.

Je n'ai rien ajouté. Je suis sorti sur le balcon. J'ai senti le vent, lourd, saturé d'iode et d'ozone, et j'ai pensé que ce n'était pas le vent non plus. Que plus rien n'était ce que ça devrait être.

ELLE

Quand il a dit ça, j'ai senti quelque chose se déchirer. Pas dans ses mots, dans sa voix. Une fissure. Comme s'il avait peur, ou pire, comme s'il croyait vraiment ce qu'il disait.

Je n'ai pas osé le suivre sur le balcon. Je suis restée dans la cuisine, immobile. Le café refroidissait dans la tasse. Je me suis surprise à trembler, sans bruit.

Je me répétais : ce n'est qu'une fatigue, une angoisse. Ça arrive, ça passera. Mais au fond, je savais que non.

LUI

Je dors par fragments. Quand je ferme les yeux, j'entends sa voix. Mais pas sa voix. Une autre, légèrement décalée. J'entends des phrases qu'elle n'a jamais dites, des souvenirs qui ne sont pas les miens.

ELLE

Je le regarde s'éloigner, un peu plus chaque jour. Je parle, il répond par monosyllabes. Je tends la main, il se recule. Je prépare le repas, il ne touche presque pas à son assiette.

J'ai proposé de partir un week-end, de quitter la ville. Il a dit non, sans lever les yeux, je vais aller voir un médecin.

À la bibliothèque, j'ai fait semblant de travailler, mais mes mains tremblaient. Je ne sais plus quoi faire pour le retenir.

LUI

Je suis allé voir un médecin. Des examens. Des images de mon cerveau, en coupes parfaites. Le neurologue a parlé longtemps, des circuits neuronaux, des défaillances possibles de la reconnaissance émotionnelle. Des termes froids.

J'ai retenu une phrase : *Votre cerveau ne relie plus ce qu'il voit à ce qu'il ressent.*

Je suis sorti dans la chaleur écrasante, avec ce diagnostic qui ne change rien. Je ne sais pas ce qui est réel. Je ne sais pas si je suis réel.

ELLE

Quand il est rentré, je l'ai vu dans ses yeux. Quelque chose avait changé. Comme si les mots des médecins avaient confirmé ses peurs. Il n'a rien dit. Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai serré fort, jusqu'à sentir ses côtes contre ma poitrine.

Il n'a pas répondu à mon étreinte.

LUI

Je me perds. Hier soir, je ne retrouvais plus le chemin pour rentrer à l'appartement. Des rues que je connais par cœur, et pourtant... tout semblait inversé, déformé. J'ai dû suivre les panneaux lumineux pour retrouver la tour.

Quand je suis entré, elle était là, assise, comme si elle m'attendait. Elle m'a souri, mais je n'ai pas bougé. Je me suis senti comme un étranger dans ma propre vie.

ELLE

Je ne reconnaiss plus ses gestes. Ils sont plus lents, plus hésitants. Il m'observe, me dévisage, comme si j'étais une inconnue.

J'ai essayé de lui parler, de lui rappeler des souvenirs. Je lui ai montré les photos de nous deux, nos voyages, nos anniversaires. Je les ai posées sur la table, une par une. Il les a regardées, longtemps, et a dit : *C'est bien fait.*

Comme si ces images étaient des mensonges.

LUI

Elle essaie. Elle essaie tellement. Les souvenirs, les photos, les musiques anciennes. Mais tout me semble... fabriqué. Comme si le monde avait glissé sur une autre version de lui-même et que je me trouvais seul, ici, coincé entre deux réalités.

Cette nuit, j'ai regardé mes mains dans le noir. Je n'étais pas sûr qu'elles m'appartiennent.

ELLE

Je me demande si je devrais prévenir quelqu'un. Mais il ne veut voir personne. Il dit que ça va, qu'il gère, qu'il n'a même plus besoin d'avoir voir un médecin. Et puis il y a cette peur dans ses yeux, une peur que je n'ai jamais vue.

Je dors mal. Je me réveille souvent en sursaut, croyant qu'il est parti. Alors je tends le bras, je cherche sa chaleur. Parfois elle est là. Parfois non.

LUI

Il y a des moments où tout semble presque normal. Ce matin, elle a ri en se brûlant avec le café. J'ai reconnu ce rire. Pendant une seconde, j'ai cru que tout revenait.

Mais ensuite, elle a dit mon prénom. Et ça sonnait faux. Comme si elle avait dû se rappeler du rôle qu'elle devait jouer.

ELLE

Je crois qu'il doute de lui autant que de moi. Parfois, il reste devant le miroir, immobile, comme s'il attendait de voir quelqu'un d'autre dans son reflet.

Hier, il a murmuré : *Je crois que je n'existe pas.*

Je n'ai pas su quoi répondre car je doute de ma propre existence depuis si longtemps.

LUI

Je me dissois. Chaque jour un peu plus. Les gestes me glissent entre les doigts, les souvenirs aussi. Je marche dans la ville et tout semble étranger : les rues, les visages, même l'air.

Je me dis que peut-être je rêve. Que je me suis endormi un soir, il y a longtemps, et que je n'ai jamais ouvert les yeux.

ELLE

Je le regarde s'éloigner et je n'ai plus de mots. Je voudrais crier, le secouer, lui dire que je suis là, que je n'ai jamais bougé. Mais je sens que mes paroles n'atteignent plus rien.

Je me surprends à lui parler comme à un enfant, doucement, avec des phrases courtes. *Je suis là. Je t'aime. Tout va bien.*

Je ne sais pas si ça sert encore à quelque chose.

LUI

Je me réveille en sursaut, sans savoir si j'ai dormi. La chambre est sombre, mais le silence n'est pas le même. Comme si les murs respiraient. J'entends son souffle à côté, pourtant je ne suis pas certain que ce soit elle. Je tends la main. Sa peau est tiède, familière, mais la texture m'échappe, comme un souvenir mal fixé. Je referme les yeux. Je compte ses respirations. Une, deux, trois. Je m'arrête à dix, incapable de continuer. J'ai peur que, si je compte encore, le nombre change sans prévenir.

ELLE

Il ne parle plus au réveil. Il reste là, figé, les yeux ouverts, comme s'il guettait quelque chose que moi je ne peux pas voir. Parfois je crois qu'il m'écoute respirer, qu'il mesure le rythme, qu'il attend un signe.

Je lui dis *bonjour*. Ma voix me semble normale, mais je vois dans ses yeux que quelque chose s'est brisé. Comme si mes mots étaient traversés par un écho qu'il n'entend pas comme avant.

LUI

Au bureau, les écrans se brouillent. Les hologrammes s'étirent, les voix se déforment. Je ne suis plus sûr d'entendre les mots. Une cliente m'a parlé longtemps, je crois. Sa bouche bougeait, mais le son arrivait décalé, trop lent, comme si l'air autour de moi était devenu plus lourd.

Je regarde mes mains sur le clavier. Elles tapent des lettres qui ne forment pas de mots. Les caractères dansent, disparaissent, reviennent. Un collègue pose une main sur mon épaule. Sa main me semble froide, métallique. Je ne dis rien.

ELLE

La nuit dernière, il a parlé dans son sommeil. Des mots incohérents, un murmure continu. Je n'ai pas tout compris. Je l'ai réveillé doucement. Il m'a regardée, les yeux grands ouverts, mais j'ai eu l'impression qu'il ne me voyait pas.

Je l'ai pris dans mes bras. Il s'est laissé faire, comme un corps vide.

LUI

Je sens des odeurs qui n'existent pas. Du métal brûlé dans la cuisine. De l'algue pourrie dans le couloir. L'odeur de sa peau, aussi, qui a changé. Elle dit que non, que je me trompe, que je deviens fou. Je me regarde dans le miroir. Mon reflet ne bouge pas exactement comme moi. Je tourne la

tête, lentement, le reflet tarde une fraction de seconde. Je sais que ça n'est pas possible. Et pourtant je le vois.

ELLE

Il s'arrête devant le miroir chaque soir. Parfois des heures. Je l'entends murmurer. Je ne comprends pas toujours, mais je sais que ce sont des phrases qu'il répète, comme des prières inversées.

Je lui ai demandé de voir quelqu'un. Il a secoué la tête, comme s'il n'avait pas entendu. J'ai voulu insister, mais sa façon de me regarder... Ce n'était pas lui.

LUI

La ville a changé. Les couleurs ne sont pas les mêmes. Le ciel, le béton, l'eau - tout vibre différemment. Les voix dans la rue me semblent trop proches, trop fortes, même quand elles sont lointaines.

Je marche vite, je rentre sans lever la tête. Sur le balcon, le soir, je regarde la mer. Elle ne bouge plus comme avant. Elle s'arrête parfois, quelques secondes, immobile, comme figée. Puis elle reprend son mouvement, trop brusquement.

ELLE

Je lui parle. Je lui dis des choses simples. Je décris ce que je fais : *Je range les verres, Je lave les draps, Je prépare le thé.* Comme pour l'ancrer. Parfois il répond, un mot, un murmure. Parfois il ne dit rien.

Je dors mal. Je me réveille à l'aube et je le trouve sur le balcon, immobile, les yeux fixés sur un point que je ne vois pas. Quand je l'appelle, il sursaute, comme s'il revenait d'un autre endroit.

LUI

Je ne suis plus sûr de ce qui est réel. Parfois, dans l'appartement, j'entends un bruit d'eau, comme une fuite. Je cherche partout, mais il n'y a rien.

La nuit dernière, j'ai entendu des pas. Lents. Dans le couloir. J'ai cru que c'était elle. Mais elle dormait, je le savais. Alors j'ai attendu, les yeux ouverts, le cœur qui battait trop vite. Les pas se sont arrêtés devant la porte de la chambre. Je n'ai pas osé bouger.

ELLE

Ce matin, il m'a regardée longtemps avant de dire un mot. J'ai cru qu'il allait sourire. Mais il a juste murmuré : *Tu changes.*

Je n'ai pas su quoi répondre.

LUI

Elle bouge différemment. Elle respire différemment. Ses gestes sont presque les mêmes, mais il y a un temps de retard. Je le vois dans les détails : sa main qui hésite avant d'attraper une tasse, son regard qui se fige une fraction de seconde de trop. Parfois, je me demande si je n'ai jamais existé. Si tout ça n'est qu'une pièce où je me tiens, spectateur, condamné à regarder encore et encore les mêmes scènes.

ELLE

Je me demande si je deviens folle, moi aussi. Je crois parfois sentir ce qu'il sent. L'air me paraît plus lourd. Les couleurs de la ville semblent plus ternes, plus sales.

Hier, j'ai cru entendre quelqu'un murmurer dans la cuisine. J'y suis allée, mais il n'y avait personne. Le silence m'a semblé épais, presque vivant.

LUI

Je n'ai plus de souvenirs nets. Ils se mélangent, s'effacent, reviennent dans un désordre étrange. Je revois des images : elle dans une robe blanche, nous au bord de la mer, un rire. Mais le rire n'est pas le sien. Ou pas tout à fait.

Je note des mots dans mon carnet, pour ne pas les perdre. Mais même l'écriture tremble. Les lettres glissent, se tordent, deviennent illisibles.

ELLE

Il s'éloigne de moi même quand je le touche. Comme si ma main passait au travers. Je le regarde dormir, quand il dort encore, et je me dis que je ne le retiendrai pas. Que quelque chose l'emporte ailleurs, et que je n'ai aucun moyen de le ramener.

LUI

Je crois que je me dédouble. Parfois, je me vois, assis dans la cuisine, et en même temps je suis ailleurs, sur le balcon, à regarder la mer. Je me parle, mais je n'entends pas ma voix.

Le temps se déforme. Il ralentit, s'étire. Parfois, il se replie sur lui-même. Je revis des instants, je les sens revenir, mais décalés, comme une répétition imparfaite.

ELLE

Je ne sais plus quand il rentre, ni quand il part. Je trouve ses affaires déplacées. Des tasses dans des endroits où nous ne les mettons jamais. Un carnet ouvert sur des pages noircies d'écritures que je ne comprends pas.

Je voudrais lui dire que je suis là. Que je ne bouge pas. Que je peux attendre. Mais il ne m'écoute plus.

LUI

Elle dit des mots qui n'existent pas. Des sons qui ne veulent rien dire. Je les entends la nuit, comme des murmures derrière les murs. Quand je lui demande de répéter, elle me regarde sans comprendre.

Je me tiens dans le salon, immobile. Le temps s'efface. Je ne sais plus depuis combien d'heures je suis debout. Peut-être des jours. Peut-être des années.

ELLE

Je lui ai dit que je l'aimais. Juste ça. Sans condition. Sans attendre de réponse. Il m'a regardée. Longtemps. Et j'ai vu dans ses yeux quelque chose de brisé, mais aussi une lueur, une fraction de seconde, comme un éclat de lui. Je m'y accroche.

LUI

Je ferme les yeux. Je l'entends respirer. Je me dis que, peut-être, c'est encore elle. Peut-être que tout n'est pas perdu. Mais quand je les rouvre, la chambre est différente. La lumière a changé. Les murs ont changé.

Je ferme les yeux à nouveau.

Je reste là, dans ce noir mouvant, à attendre que quelque chose s'aligne.

NOUS

Je ferme les yeux. J'entends son souffle, régulier, tout près. Je me dis que c'est elle, que c'est bien ielle. Mais quand je rouvre les yeux, la lumière n'est pas la même. Ielle penche, un peu plus jaune, presque liquide.

Je tends la main. Sa peau est là, tiède, mais sous mes doigts quelque chose résiste, une vibration sourde. Comme si ielle n'était pas tout à fait dans le même monde que moi.

Je ne dis rien.

Je me répète que ça passera.

Mais je sais que ça ne passe pas.

Je lae regarde dormir. Ielle a le visage détendu, presque paisible, mais ses paupières bougent. Ielle rêve, je crois. Peut-être qu'ielle parle, à voix basse, des mots que je n'entends pas. Je voudrais entrer dans ses rêves, les ouvrir comme des portes, y chercher ce qui lae dévore.

Je tends la main, je effleure ses cheveux. Un frisson me parcourt, comme si je lae touchais pour la première fois.

Le matin, le café sent trop fort. Une odeur métallique, âcre, qui m'agresse la gorge. Je ne dis rien. Je lae regarde préparer les tasses. Ielle sourit. Ses gestes sont parfaits, identiques à tous les autres matins. Je bois une gorgée. La brûlure n'est pas celle du café. C'est autre chose, un goût d'acier.

La ville n'a plus la même couleur. Le ciel est blanc, uniforme, sans profondeur. Les façades vibrent sous la chaleur, comme si elles allaient se dissoudre. Les drones de surveillance passent plus bas, leurs ombres glissent sur ma peau comme des mains invisibles. Je marche vite. J'ai peur de croiser mon reflet dans les vitrines.

Je crois qu'ielle ne me voit plus. Ses yeux me traversent, comme si j'étais une silhouette parmi d'autres. Je parle, je raconte des choses banales mais ielle ne répond pas. Ielle reste immobile, comme figé dans un temps qui n'est plus le nôtre.

La nuit, les bruits sont différents. Je me réveille souvent, en sursaut, persuadé qu'il y a quelqu'un dans l'appartement. Les murs respirent. La mer aussi, au loin, plus proche qu'avant. Parfois, j'entends son nom dans le vent, mais ce n'est pas ma voix qui l'appelle. Je me lève, je traverse le couloir. Les lumières automatiques se déclenchent avec un léger décalage, comme si elles

hésitaient. Sur le balcon, ielle est là, immobile, le regard fixé sur la ligne sombre de l'horizon. Je m'approche, je pose une main sur son épaule. Ielle sursaute, se retourne.

Ses yeux sont vides. Ce sont mes yeux.

Je me tiens sur le balcon, la mer en face, immense et figée. J'ai l'impression qu'elle me regarde. Qu'elle attend quelque chose.

Ielle pose une main sur mon épaule, et je sursaute. J'ai envie de lui dire de ne pas me toucher, que ce n'est pas ielle. Mais quand je me retourne, je vois ses yeux. Les siens. Pendant une seconde, je suis certain que c'est ielle.

Ses yeux sont vides. Ce sont mes yeux.

Puis ça s'efface.

Le temps se plie. Je me souviens d'hier comme d'un rêve. Nous marchions au bord de la mer, main dans la main.

Ses gestes se répètent. Je lae vois se lever, traverser la cuisine, poser la tasse, s'asseoir. Puis encore. Puis encore. Toujours le même mouvement, parfaitement identique, sans variation.

Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, ielle n'a pas bougé.

Je note des mots dans mon carnet, dans son carnet, dans notre carnet, mais ils ne veulent plus rien dire. Les lettres se déforment, se superposent. Je me dis que peut-être j'écris dans une langue que je ne connais pas.

La nuit, je parle à voix haute. J'entends ma voix, mais elle n'est pas la mienne.

Je crois qu'ielle ne dort plus. Quand je ferme les yeux, je sens sa présence, toujours éveillée. Parfois je crois qu'ielle me regarde dormir, mais je n'en suis pas sûr·e. Quand je me réveille, ielle n'est plus là. Le lit est vide, froid.

Je lae trouve dans le salon, ou sur le balcon, toujours dans cette position d'attente, les yeux fixés sur un point invisible.

La lumière change sans prévenir. Le matin ressemble au soir, le soir au matin. Je ne sais plus quelle heure il est, quel jour nous sommes. Je me perds dans des gestes sans suite : préparer le café, refermer les stores, vérifier la porte d'entrée.

Parfois, j'ai l'impression que l'appartement respire, qu'il se resserre autour de moi.

Le temps n'existe plus. Je me vois enfant, puis adulte, puis à nouveau enfant. Ielle est là, toujours là, mais ses visages changent. Parfois ielle a vingt ans, parfois soixante.

Je tends les mains, je voudrais lae retenir, mais mes doigts traversent son image, comme dans un rêve.

Je crois que nous nous mélangeons. Je sens ses pensées glisser dans les miennes. Parfois je parle et j'entends sa voix. Parfois ielle parle et j'entends la mienne. Je ferme les yeux et tout devient plus simple. Je respire avec ielle. Un souffle, deux souffles, un rythme commun. Je me dis que nous ne sommes peut-être qu'un seul corps, étiré dans deux directions.

La ville s'efface. Les digues, les drones, les navettes qui traversent le ciel, tout devient flou. Je marche dans des rues sans nom, des rues que je connais et que je n'ai jamais vues. Des visages passent, sans traits. Des voix murmurent, sans mots. Je rentre. Je crois que je rentre. Mais l'appartement n'est plus le même.

Il y a des soirs où ielle me regarde comme avant. Où, l'espace d'un instant, je retrouve ses yeux, ses gestes. Et puis ça s'éteint. Comme une lumière qui clignote avant de mourir. Je me surprends à prier. Pour que demain, ielle revienne. Même un peu. Même juste un instant.

Je me demande si je n'ai pas disparu avant ielle. Peut-être que je ne suis plus qu'un souvenir. Peut-être que je n'ai jamais existé. Je touche le mur. La matière est froide, granuleuse. Je sens sous mes doigts une vibration faible, comme un battement de cœur. Je me réveille en sueur, la gorge serrée. J'ai rêvé que nous étions ailleurs, dans une ville engloutie, l'eau jusqu'aux genoux. Ielle me tenait la main. Je crois que j'ai crié son nom, mais sous l'eau, aucun son ne sortait. Je me lève, j'ouvre la fenêtre. L'air entre, lourd, saturé. Et ce n'est plus notre air.

Je crois que je me perds dans ses souvenirs. Parfois, je vois ce qu'ielle voit. Et je ne sais plus si ce sont ses souvenirs ou les miens. Je lui ai pris la main ce matin. Ielle n'a pas bougé. Sa peau était chaude, douce. Nous avons fait l'amour et nos sens étaient décuplés. J'ai ressenti mes caresses. Ma jouissance était la sienne.

Je ferme les yeux. Je compte ses respirations. Une, deux, trois. Jusqu'à ce que les chiffres se brouillent. Je ne sais plus si c'est moi qui ouvre les yeux. La lumière n'a pas de couleur. Elle coule le long des murs, s'attarde sur le sol, et je ne sais plus si nous sommes le matin, ou la nuit, ou l'autre temps, celui où rien ne compte.

Je l'entends respirer, tout près, ou très loin. Un souffle que je connais, que je pourrais suivre dans n'importe quel monde. Je tends la main. Je sens la chaleur, mais ma peau ne reconnaît plus la sienne. Ou peut-être que c'est elle qui ne reconnaît plus ma main.

Les gestes sont lents. Tout est lent, comme dans l'eau. La cuisine, le balcon, les draps froissés — tout semble s'étirer, se déformer, comme un souvenir qu'on aurait trop répété.

Je me souviens d'un rire. Le sien. Ou le mien. Je me souviens de ses doigts glissant sur ma nuque, de son souffle contre ma tempe, de cette chaleur précise, parfaite. Mais quand je cherche le moment exact, il n'existe plus. Il se dérobe. Comme si le temps avait avalé nos instants, un à un.

La mer respire. Je le sens jusque dans mes os. Des vagues lentes, régulières, qui montent et redescendent, comme un cœur immense. Parfois, je crois entendre mon nom dans le vent. Parfois, c'est le sien. Les syllabes se mêlent, se dissolvent, se recomposent dans un langage que je ne comprends plus.

Je reste là, immobile, le regard perdu dans l'horizon qui tremble. Et je sens qu'elle est en moi.

Il n'y a plus de différences dans les gestes. Quand je prépare le café, je sens ses mains sur les miennes. Quand ielle ferme les stores, j'entends ma propre respiration, calée sur la sienne. Je me regarde dans le miroir, mais le visage qui me répond n'a plus de contours nets. Peut-être que nous sommes la même chose, étirée dans deux corps. Ou bien deux éclats d'un corps qui n'existe plus.

Je marche dans la ville. Le sol tremble sous mes pas. Les façades s'effacent au bord de ma vision, se dissolvent comme des grains de sable. Je croise des visages sans yeux, sans bouches. Ils me regardent, peut-être. Ou c'est moi qui les invente. Je marche encore, jusqu'à ce que les rues cessent d'avoir des noms, jusqu'à ce que le ciel devienne blanc, sans horizon.

Je cligne des yeux et je suis à la maison. Je ne sais plus si j'ai ouvert la porte.

ielle me parle parfois. Des mots simples, des mots sans poids. Mais sa voix me traverse sans me toucher. Ou peut-être que c'est moi qui n'ai plus de contours.

Les objets ont changé. La table est plus basse. Les murs respirent plus fort, le plafond est plus près. Je touche le sol. Le froid est plus vif, presque douloureux. Je ferme les yeux. Le froid disparaît. Je rêve en plein jour. Je rêve que nous sommes ailleurs. Une ville engloutie. Des marches qui descendent sous l'eau, infinies. Je tiens sa main, et ma main se dissout dans la sienne, et nous tombons ensemble, encore et encore, dans un silence sans fin.

Je l'entends chanter. Pas fort, presque un murmure. Je crois reconnaître la mélodie, mais je ne me souviens plus des mots. Je ferme les yeux pour écouter. Quand je les rouvre, il n'y a pas de musique, seulement le grondement de la mer et les cliquetis des digues, au loin.

Le temps n'existe plus.

Il n'y a que des instants qui reviennent, qui s'empilent, qui se brouillent. Je me vois au balcon, il y a longtemps. Je me vois dans la cuisine, demain. Je me vois endormi, à côté d'elle, toujours.

Je ne sais plus qui parle. Quand ma bouche s'ouvre, c'est sa voix qui sort. Quand ielle murmure mon nom, c'est le mien qu'elle prononce.

La ville s'efface chaque nuit. Les rues se vident, les murs se fondent dans l'ombre. Parfois, je marche dans ce vide, pieds nus sur un sol qui n'a plus de texture. Je sens son souffle.

La chaleur est partout. Dans les draps, dans la cuisine, sur le balcon. Une chaleur sourde, qui colle à la peau, qui brouille les contours. Je respire lentement, pour ne pas me dissoudre.

Un matin, je me réveille et je ne sais plus où je suis. Le plafond est blanc, sans fissures, sans histoire. Je me lève, j'avance. Chaque pas est le même. Je traverse un couloir qui n'a pas de fin. Je l'appelle. Ma voix ne résonne pas.

Je m'assieds. Je ferme les yeux. Je me souviens de ses doigts sur ma nuque, de ses lèvres sur ma joue, du sel sur sa peau. Je me souviens du goût de son sexe.

Je ne sais plus si je l'aime ou si je me souviens seulement de l'aimer.

Je ferme les yeux. Je compte. Un. Deux. Trois. Puis les nombres se brouillent, se dédoublent, se répètent. Je compte encore, jusqu'à ce que le silence m'avale.

Je ne sais plus où commence le jour. Le ciel n'a plus de bord, la mer non plus. Il n'y a que cette lumière blanche qui traverse tout, douce et sans ombre. Je sens encore son souffle.

Les gestes ne m'appartiennent plus. Ils sont lents, répétés, éternels. Je marche. Je respire. Je me souviens.

Le balcon n'existe plus, la cuisine non plus, mais je sais la chaleur des soirs, la tiédeur des draps, le poids d'un corps endormi contre le mien. Le goût de son sexe est la seule sensation qu'il me reste.

Et dans ce silence, quelque chose qui ressemble à de l'amour.

Je ferme les yeux. Je disparais. Je suis là.

**je vois la classe laborieuse fusionner petit à petit je les vois se dissoudre les uns dans les autres
leurs contours se défont leurs voix se taisent leurs gestes se répètent toujours les mêmes
toujours jusqu'à devenir une seule masse docile**

et je jouis réellement je jouis de ce spectacle immonde eux gluants d'inutilité moi seul solide moi seul qui sais moi seul qui décide

leurs yeux s'éteignent leurs mains restent leurs mains toujours des bras utiles au travail pas à la vie pas à l'amour mais au travail seulement au travail

ils croyaient être des individus ils croyaient avoir des histoires des mémoires des désirs je leur ai volé ça j'ai installé dans leurs crânes mon fil de lumière mon courant qui brûle les synapses et tout a fondu les moi les toi les nous tout s'est mélangé dans une boue sans contour et moi je ris je jouis je jouis vraiment de pouvoir encore jouir

je vois la classe laborieuse fusionner, petit à petit, et je jouis, réellement je jouis, de cette lenteur utile, de cette pâte humaine qui prend, qui lie, qui colle, je vois la classe laborieuse perdre ses attaches, leurs interactions tomber l'une après l'autre comme des vis dévissées et je jouis de la facilité nouvelle, de la pureté de l'obéissance

ils se dissolvent dans mon signal, je l'ai conçu pour ça, le fil de lumière dans le crâne, la goutte d'algorithme dans la nuque, l'infusion lente dans le sommeil collectif, les dortoirs sont tièdes, les ventilations ronronnent, des casques serrent les tempes, versent un son blanc très doux, et le son blanc efface les histoires, les histoires s'évaporent et je ris, je ris sans bruit, car effacer les histoires, c'est me donner du temps, et le temps c'est du pouvoir, et le pouvoir me fait jouir

ils se lèvent au même signal, ils se couchent au même signal, ils ont la même marche, la même cadence, la même paume, les doigts qui serrent sans demander, les yeux qui ne demandent plus, ils fusionnent encore, ils fusionnent malgré eux, je les vois se rejoindre dans la brume, devenir ce chœur silencieux sans solistes, une armée bipède de bras utiles au travail, pas à la vie, pas à l'amour, je le répète pour m'en délecter : pas à l'amour

je les ai retirés de la vie et ça m'apaise, je les ai livrés au travail et ça m'excite

dans mes villas de verre, tout brille de leur labeur les dalles sont propres à l'obsession les verres n'ont plus de traces les nappes se tendent à pleurer des silhouettes glissent, polies, sans heurts elles ne pensent pas à elles elles ne pensent pas du tout je les ai pensées pour elles à l'avance

dans les usines rien ne s'arrête les convoyeurs roulent en sommeil profond la fusion des consciences, c'est le frein supprimé c'est l'absence de grève comme invention moderne c'est l'outil qui ne se pose pas les questions c'est l'huile sans taches, l'engrenage sans juron c'est le métal qui consent parce que la main consent et la main consent parce que l'esprit est parti parti au loin dans le nuage tiède où je l'ai mis

regarde les chaînes : des poitrines se soulèvent exactement ensemble, ressort et ressort, des dos se plient avec l'angle de la notice, des yeux clignent quand je l'ordonne, je possède la fatigue

comme je possède la pluie, je fais pleuvoir la lassitude ou je la retire, j'ai mis des curseurs sur la douleur, sur la faim, sur la soif, je peux baisser, je peux monter

les banquets : parlons des banquets

la classe dirigeante s'assoit, brillante, les couverts francs comme des scalpels et je fais entrer les corps-laborieux comme on fait entrer la lumière, ils sont nappe, ils sont marchepieds, ils sont paravent

on pose les verres sur des omoplates dociles on accroche les vestes à des coussins qui ne frémissent pas on rit si fort que le vin frémit on rit parce que rien ne répond le silence est un tapis neuf qui roule sous nos semelles

et puis les salons privés, les portes capitonnées, je ne détaille pas, je n'ai pas besoin tout est réglé pour n'avoir pas de détail

les caméras ne gardent que mon beau profil, les contractuels du vide veillent, j'ai programmé dans ces corps l'absence d'alarme, la neutralisation du refus, le consentement spectral qui ressemble au sommeil

on choisit, on utilise, on jette les corbeilles se vident, les douches coulent la honte n'existe pas ici

j'ai pris la peine de l'abolir en amont

dans mes aérogares, ils portent les bagages de ceux qui partent les départs coûtent cher, c'est fait pour je vends la sortie de la Terre comme un dessert un supplément sucré pour ceux qui savent mâcher sans avaler les bras-laborieux tournent autour des rampes ils guident ils polissent les coques ils épongent les suintements de carburant leurs yeux ne regardent pas le ciel je leur ai retiré l'angle de la rêverie ils regardent le sol parce que le sol paie

dans les quartiers riches, ils tiennent les chiens de ceux qui tiennent le monde les chiens tirent les laisseuses brûlent mais tout est anesthésié avec élégance les parcs sentent la menthe douce et la domination les statues ont mon visage dans la pierre de synthèse je m'offre au regard comme un dieu discret les enfants de ma classe courrent rient ils lancent des balles qu'on ramasse pour eux ils apprennent jeune à avoir les mains propres

dans les quartiers noyés, j'achète des ruines à la tonne je fais des ruines des vases j'offre les vases à mes invités ils boivent dedans ils boivent la nostalgie des autres la nostalgie a un goût je l'ai breveté je la vends en flacons sous des noms doux « mémoire d'algue » « pluie ancienne » « vent d'avant »

ils s'aspergent ils pleurent parfois et je jouis de leurs larmes décoratives ce sont des larmes chères elles me reviennent

les corps-laborieux sont mes murs

à mes dîners, j'explique que je suis un humaniste d'un nouveau genre
que la guerre, je l'ai traduite en rendement
que la révolte, je l'ai convertie en service après-vente
que la mort, je l'ai fractionnée en temps partiel pour les autres
on m'applaudit, on me demande la recette
je parle de design, de psychologie de masse,
d'architecture de la conscience
je ne dis pas le mot esclavage, il est démodé
je dis « orchestration » je dis « convergence » je dis « alignement »
et la salle soupire de soulagement,
le mot « alignement » est si propre
on boit, on signe, on rit
les musiciens sont derrière un mur de verre, ils jouent sans entendre,
le verre garde pour nous la musique sans les musiciens
c'est mon invention préférée :
jouir de l'effet sans supporter la cause
on me demande parfois ce que je ferai « après »
après quoi ? après eux ?
il n'y a pas d'après
il y a plus d'eux fondus
il y a davantage d'utilité
il y a des projets inhumains et écocides, comme vous dites, moi je dis : projets naturels
la nature du monde est ma main
ma main est le monde quand elle serre assez
c'est une géographie simple,
une carte à une seule couleur
je la pose sur la table, je caresse sa surface lisse
et cette caresse suffit
elle est déjà une joie

ils fusionnent encore, toujours la pâte humaine s'épaissit, l'odeur fade de l'obéissance couvre les rues, un parfum sans nerfs, sans sel, je le respire comme on respire une victoire

et moi j'ai inventé les rituels pour qu'on jouisse ensemble entre nous les sains du haut qui savent rester seuls nous nous réunissons le soir dans des salles blanches des verrières qui dominent les mers montées nous regardons en bas la masse au travail et nous trinquons

nous trinquons avec du vin noir fermenté dans des caves où l'air coûte cher nous levons nos verres en direction de la boue humaine nous rions du peu qu'il en reste nous comptons les points combien aujourd'hui ont perdu leurs derniers mots ? combien n'ont plus d'yeux mais seulement des globes ? combien n'ont plus de pas mais seulement des trajets ?

dans les banquets, je fais entrer les corps fusionnés, ils défilent nus, décorés de chaînes légères on s'en sert comme de chandeliers, on allume des torches plantées dans leurs mains, les flammes tremblent mais pas eux, ils ne tremblent plus jamais, nous mangeons en riant à leur lumière, leurs ombres se confondent avec la nôtre, ils sont nos torches, nos meubles, nos nappes, nous reposons nos couverts sur leurs épaules, nous rinçons nos doigts dans leurs larmes sèches, et parfois, pour le divertissement, nous faisons jouer les survivances d'instinct, les restes de conscience qui grouillent encore, un corps se redresse plus haut, un autre recule d'un pas, alors nous applaudissons comme on applaudit un cirque, nous regardons s'il va tomber seul, s'il va crier, s'il va demander, mais rien ne vient, toujours rien, alors nous rions plus fort, et je jouis, je jouis réellement de leur nullité de leur incapacité à même échouer

dans les laboratoires, nous affinons encore la fusion, nous testons les dosages, les pulsations, les lumières, nous calibrons la soumission comme une musique, un rythme cardiaque devenu orchestre, chaque battement dans la masse est à l'unisson, nous enregistrons, nous comparons nous injectons de nouveaux protocoles, parfois un corps meurt, s'écroule comme une carcasse, nous notons, nous archivons, nous reprenons à zéro et la masse continue, comme si rien n'était tombé

les ingénieurs sourient, leurs blouses blanches sentent la sueur des autres, ils me montrent des courbes parfaites, des lignes qui montent sans accroc, ils disent : « la fusion atteint 98% », je réponds : « poussez à 100 », ils répondent : « il restera toujours un résidu », je réponds : « je veux le résidu, je veux l'écraser », et je jouis à l'avance de cette perfection, un monde à 100%, sans taches, sans restes,

une page blanche qui obéit

parfois je descends moi-même dans les salles basses les dortoirs où ils dorment alignés la lumière bleue coule sur leurs visages leurs bouches entrouvertes respirent pour moi je marche lentement mes pas résonnent comme des cloches je me penche sur leurs fronts je sens la chaleur de la fusion tiède comme un four vivant je passe la main dans leurs cheveux rasés je murmure *vous êtes à moi* et même s'ils n'entendent pas même s'ils ne réagissent pas je sais que c'est vrai je sais que c'est scellé dans leurs nerfs et je jouis encore je jouis réellement de cette possession totale

je vois la classe laborieuse fusionner petit à petit et je me répète la phrase, comme un mantra je jouis, réellement je jouis de cette lente agonie sans cris de cette agonie propre, calibrée, rentable je jouis parce qu'il n'y a plus de hasard parce qu'il n'y a plus de résistance parce qu'il n'y a plus que moi

moi et mes semblables, nous qui savons jouir de pouvoir encore jouir

LUI

La pièce sent l'alcool et la laque. Une lumière froide coule le long des vitres, on dirait de l'eau qui ne mouille pas. J'entends des rires derrière les murs, comme si quelqu'un ouvrait et fermait une porte sur une mer de voix. On me déplace, on m'oriente, on me place. Des mains qui ne sont pas des mains, des gestes qui ne pèsent pas. Je suis un outil bien rangé dans une boîte brillante.

Je baisse les yeux. Mes pieds glissent sur un tapis trop doux. Dans mes oreilles, la neige blanche qui avale les pensées.

ELLE

Le sol reflète les lumières comme un lac de verre. Je vois mon visage en dessous, retourné, pâle. On me guide sans brusquerie, avec cette courtoisie technique qui efface les intentions. Les voix prononcent des prénoms qui n'existent pas. Les rires ont une forme géométrique. On nous installe.

Je respire par petites goulées, pour ne pas sentir la pièce. Il y a une odeur sucrée, artificielle, une fleur qui ne pousse pas dehors. Sous cette odeur, quelque chose de plus discret, plus ancien, que je n'arrive pas à nommer.

LUI

La musique n'est pas de la musique, mais un ruban. Il s'enroule autour du buste, resserre, desserre, pose sur la peau une température. Les silhouettes passent, lisses, encadrées par des gants clairs. On attend de moi des gestes qui viennent sans moi. Je bouge, je cède, je m'incline, je consens parce que je n'ai plus de bord.

Alors ça arrive. Presque rien. Une fragrance fragile, au bord du bruit, pas le parfum sucré de la salle, non, autre chose. Le sel. Un sel très léger, comme sur une peau après un été, après la mer. La mer... La mer me traverse la bouche. L'image d'un balcon s'ouvre un instant et se referme.

ELLE

Il y a un souffle juste à côté de moi. Un souffle qui n'a pas la même cadence que les autres. J'essaye de ne pas l'entendre, je sais que l'oreille n'est plus à moi. Mais le rythme insiste, revient, une inspiration qui se casse à la fin, une expiration plus longue, comme un soupir retenu.

Je connais ce geste sonore. Une fois, il s'est réveillé avant l'aube et il a retenu sa respiration pour ne pas me tirer du lit. Puis l'air est sorti, long, presque honteux, et j'ai souri dans le noir. Ce sourire me revient, mais je n'ai pas de bouche.

LUI

On me prend la main, on la dépose ailleurs. Mes doigts se posent sur une peau, tiède, sans résistance. Je devrais disparaître, flotter. Pourtant la chaleur ne se disperse pas. Elle s'accroche à mes phalanges, avance par capillarité, gagne la paume. Je pense : peau. Je pense : vivante. Je pense : elle.

Le ruban musical monte d'un cran. Dans la pièce, l'air a changé autour de nous sans que personne ne le sache. Je me sens revenir d'un pas, puis d'un autre. Mes épaules savent encore un peu peser.

La main que je tiens n'a pas tout à fait la même taille que la mienne. Elle a une mémoire, un angle. Et un minuscule grain à la base du pouce, comme une ponctuation.

ELLE

Une main me touche. Le contact n'a rien d'exceptionnel, ici tout touche tout. Pourtant, là, la pression a un langage. Trois appuis successifs, presque imperceptibles, puis un retrait de moins d'un millimètre. C'est la manière qu'il a de dire « je suis là » sans que personne ne l'entende.

Je ne sais pas si c'est lui. Je sais seulement que cette main me reconnaît. Et, dans ce geste, une infime mesure revient, une seconde qui retrouve sa seconde, un rythme qui s'aligne. Je respire un peu plus profond.

LUI

Il faut un mot simple. Le premier, le plus petit. Un mot du matin. Je le cherche dans la vitre, dans les rires, dans la neige qui couvre ma tête. Je trouve une syllabe. Elle a la consistance d'une goutte. Je la garde dans ma bouche.

Bonjour.

Le mot ne sort pas, pas vraiment. Il se forme au ras de la gorge, il reste entier, brisé, vivant et cassé. Mais je sens la vibration contre ma langue, et c'est assez pour que l'air, entre nous, se décale d'un degré.

ELLE

Une vibration effleure l'intérieur de ma bouche sans que j'aie dit quoi que ce soit. Je ne sais pas si j'ai entendu, ou si c'est mon souvenir qui a parlé à ma place. Le mot m'arrive comme on reçoit un verre posé devant soi : il était attendu.

Je réponds de la seule façon possible : je cale ma respiration sur la sienne. J'allonge l'expiration, je relâche un soupir. Les éléments de la pièce continuent leur ballet, gants, verres, rire, laque, mais une zone minuscule, entre nos deux corps, refuse la mécanique.

LUI

On nous dispose, on nous agence, on demande à nos vertèbres des angles. Je joue la fonction, encore. Mais ma nuque, soudain, a un poids. Je le penche d'un côté, très légèrement, ce presque rien qu'elle connaît parce que j'ai toujours tenté de voir l'horizon de biais. Le geste crée un sillage. Son front frôle le mien.

Je ferme les yeux. La musique change de profondeur. J'entends, sous le ruban, quelque chose de vivant : un battement. Pas un battement de salle, pas l'oscillation d'un système, non. Un cœur.

ELLE

Front contre front, une seconde, peut-être moins. Un effleurement qui aurait pu n'être rien. J'ai pensé : attention. Pas avec la tête. Avec tout. Attention comme un animal lève l'oreille dans l'herbe. L'odeur sucrée cède d'un pas. Derrière, l'odeur que je cherchais revient : métal discret des

rails lointains, sel affaibli sur la peau, café tiède des matinées trop rapides. Mon corps n'obéit plus exactement. Mes doigts, presque de leur propre chef, glissent à la rencontre des siens.

LUI

Je reconnaiss les articulations de ses mains. La phalange de l'index qui ne plie pas exactement comme les autres, vieille entorse, rire, bande. Ma mémoire remonte par là. Je revois son index sur une page, sur une tasse, sur la rambarde du balcon. Je revois sa façon de tracer l'air quand elle cherche un mot.

J'appuie un peu. Je dis : je te vois. Je ne le dis pas avec la bouche. Je le dis avec la pression de ma paume. Sa réponse vient à travers le grain de sa peau, par le tremblement mille fois appris de ses tendons.

ELLE

On nous regarde sans nous voir. Les yeux qui passent sur nous glissent, rassasiés de leur propre reflet. Ils ne voient que l'idée des corps, pas les corps. C'est notre chance.

Je cesse de me tenir comme on nous tient. Je laisse l'épaule tomber d'un centimètre, le bassin décaler d'un degré, le menton s'incliner d'un souffle. Il y a là une grammaire oubliée qui revient, celle de nos rendez-vous sans mots.

LUI

Je compte sa respiration. Une, deux, trois. Je m'arrête à dix, j'ai peur que le nombre change, mais cette fois le nombre tient. À la sixième expiration, je trouve un interstice dans la musique. J'y dépose mon pouce, dans le creux de sa main, exactement là où, autrefois, elle aimait sentir la pulpe appuyer mais pas trop.

Une image traverse : les digues. La mer qui se cogne, puis respire. Elle respire. Je respire. Nous respirons.

ELLE

Le monde autour ne sait pas que nous avons bougé. Il croit que nous sommes toujours posés dans son cadre. C'est faux. Nous avons déplacé une frontière.

Je me souviens de sa voix quand il cherche un mot et ne le trouve pas. Il mâche l'air, il rit avec les yeux, il renonce pour mieux revenir. Je garde le silence, pas celui qu'on nous impose, celui que nous avons choisi longtemps, sur le balcon, à regarder la mer sans rien demander d'autre que son bruit.

LUI

Le rituel continue autour de nous, mécanique, l'un va, l'autre vient, les mains, les gestes, mais au centre, quelque chose se défait, puis se refait autrement. Il n'y a plus d'angles utiles. Il y a l'ovale d'un visage, là, à portée. Je ne veux pas le regarder : je veux le reconnaître. Alors je me souviens de la tasse posée à gauche et de ce jour où elle l'a posée à droite. Je me souviens de la peur. Et, contre cette peur, je pose ma main à gauche, sans tasse, juste l'air, et j'attends. Sa main vient. La peur recule.

ELLE

On nous avait programmé l'absence de surprise. Pourtant me surprend ce frisson précis dans ma nuque lorsqu'il incline la tête, sa vieille manière de dire *regarde autrement*. Je regarde autrement.

LUI

Je ne sais pas si les gestes que nous faisons maintenant nous appartiennent. Je sais seulement qu'ils ne sont plus à personne d'autre. Ils sont en dessous, comme une nappe phréatique sous une ville. On peut construire au-dessus autant qu'on veut, la source est là.

Je penche un peu plus le front. Ma bouche ne cherche pas. Elle se souvient. Le contact est simple, comme un mot qui retrouve sa place dans la phrase. Ce n'est pas un baiser pour être vu : c'est un baiser pour revenir.

Je regarde autrement.

ELLE

Quand sa bouche touche la mienne, je comprends tout ce que je n'avais pas compris. Non pas la situation, la salle, les rires : nous. C'est bien lui, là. Pas une copie, pas un fantôme, pas un reflet. L'angle de sa lèvre, le souffle qui tremble au début et se pose à la fin, la manière de ne pas tout prendre, de laisser un espace, ce geste qui dit : je te reconnais.

Je réponds avec lenteur. Nous ne sommes pas pressés. Nous avons longtemps attendu sans le savoir.

LUI

On nous bougera peut-être, on nous coupera peut-être la lumière, on nous remettra dans la neige. Mais dans cette seconde où nos deux souffles s'ajustent, j'ai l'impression d'avoir un nom. Pas celui qu'on m'a donné ici, l'autre, celui qu'elle sait, celui qui ne tient pas sur une carte.

Je me dis : je suis.

ELLE

Je me dis : je suis là.

C'est nos mains. C'est nos fronts. C'est la façon qu'il a de compter jusqu'à dix puis de s'arrêter, comme s'il gardait le onzième pour une autre vie.

LUI

Je glisse ma main dans la sienne. Je m'autorise le geste le plus simple du monde. Nous n'obéissons plus. Nous ne désobéissons pas. Nous regardons autrement.

Autour de nous, quelqu'un rit encore. Mais il rit très loin. Nous, tout près, nous respirons le même air. Et, dans cet air, sans mot pour l'instant, quelque chose recommence.

ELLE

Il y a une densité nouvelle dans son épaule, contre moi. Ce n'est pas une épaule de fonction, ce n'est pas une surface neutre. C'est une épaule qui se souvient, qui garde l'empreinte des nuits, de

ma joue appuyée là, de mes cheveux éparpillés. Je ferme les yeux, je la reconnais par l'odeur : pas l'odeur sucrée de la salle, pas la poussière froide du programme, mais la chaleur simple, salée, presque imperceptible, de sa peau après la mer.

On nous avait promis l'oubli total. Mais l'oubli fuit par les pores. Et là, je retrouve la faille, minuscule, par où s'infilte sa présence.

LUI

J'ai peur.

ELLE

La musique continue son ruban. Les silhouettes se déplacent, les rires montent et redescendent. Mais entre nous, un autre tempo s'installe. Un rythme souterrain. Ce n'est pas la cadence qu'on nous impose, c'est la cadence qu'on retrouve.

Il approche son visage. Je le connais à cette distance. Je connais le grain de sa peau, la rugosité discrète au bord de sa barbe, je connais même la façon dont la lumière accroche ses cils. Ce n'est pas une imitation. Ce n'est pas une illusion. C'est lui.

Alors je laisse mes lèvres se poser sur les siennes, sans peur. Et je retrouve, dans cette bouche, le chemin oublié.

J'ai peur.

LUI

Sa bouche contre la mienne : je me dis que c'est la première fois. Et en même temps je me souviens de toutes les autres. Un balcon. Une cuisine. Une rue trempée de pluie. La chambre. Des milliers de fois et une seule. Comme si chaque baiser avait toujours attendu celui-ci pour exister vraiment.

Et dans ce geste, je sens tomber les couches qui m'avaient recouvert. La neige blanche, le ruban, le programme, les voix mécaniques. Tout glisse. Tout tombe. Ce qui reste : sa bouche. Son souffle. Et ma mémoire qui revient par fragments, par éclats.

ELLE

J'entends autour de nous des phrases qu'on veut obscènes, des injonctions, des rires. Mais elles n'ont plus de poids. Elles rebondissent sur une paroi invisible. Entre lui et moi, l'espace est fermé. Personne ne peut entrer.

Je glisse ma main sur sa nuque. Elle est chaude. Elle tremble. Je me souviens d'avoir souvent fait ce geste quand il doutait de lui. Un appui, une caresse, pour dire : tiens-toi, tu es là, je t'accompagne. Je le refais, et cette fois encore il comprend.

LUI

Sa main sur ma nuque est une ancre. Je m'y accroche. J'avais peur de tomber, peur de ne pas être sûr, peur de n'être rien. Mais ce contact m'assure : je suis quelqu'un. Je suis moi. Et elle est elle. Nous ne sommes pas seulement des corps alignés dans une salle. Nous sommes un couple. Le

souvenir d'une nuit d'été revient. Les volets ouverts, le bruit des insectes, la chaleur impossible, nos corps collés par la sueur. J'entends encore son rire discret, quand je me suis plaint que la chaleur nous étouffait et qu'elle a dit : « alors respire moins fort ». Je ris à l'intérieur. Ce rire me ramène.

ELLE

Il a bougé. Pas beaucoup : une vibration dans sa gorge. Mais je le connais, je sais que c'est son rire silencieux, celui qu'il garde pour lui quand le monde est trop sérieux. Alors je comprends qu'il est revenu, qu'il se souvient, qu'il n'est pas perdu.

Je serre sa main. Et pour la première fois depuis longtemps, je n'ai plus peur.

LUI

Les corps autour continuent leurs gestes mécaniques, comme des pantins. Nous aussi, nous semblons obéir encore. Mais sous cette façade, nous faisons autre chose. Nous faisons l'amour. Pas comme ils veulent, pas comme on nous programme, mais comme nous seuls savons. À travers un frisson, une main qui s'attarde, une respiration qui s'aligne.

Chaque seconde est un arrachement. Chaque seconde est une victoire.

Je n'ai plus peur.

ELLE

Je sens son corps contre le mien. Je ferme les yeux, je me laisse envahir par cette reconnaissance. Et dans cette reconnaissance, je retrouve mon nom. Je retrouve mon histoire.

LUI

Je sens son corps contre le mien. Je ferme les yeux, je me laisse envahir par cette reconnaissance. Et dans cette reconnaissance, je retrouve mon nom. Je retrouve mon histoire.

ELLE

Nous faisons semblant d'obéir. Mais en dessous, nous construisons notre monde secret.

LUI

Nous faisons semblant d'obéir. Mais en dessous, nous construisons notre monde secret.

LUI

Je ferme les yeux pour échapper à la lumière crue. Alors les images affluent. Je revois la bibliothèque où elle rangeait les archives. L'odeur du papier ancien, le bruit d'une page tournée comme une aile fragile. Elle s'était moquée de moi un soir : *tu voyages dans des galaxies et tu n'as jamais le temps de tourner un livre.*

Je serre sa main plus fort. Je me dis : si je me souviens de ça, alors je suis encore moi.

ELLE

Ses doigts ont bougé contre les miens. Pas seulement pour serrer : pour écrire, presque, un signe invisible dans ma paume. Et je comprends ce qu'il me dit : *souviens-toi*. Alors je laisse venir les images.

La cuisine, un matin. Lui qui cherche la cuillère dans le mauvais tiroir. Moi qui ris, qui me moque doucement. Sa gêne, son sourire maladroit, son regard qui s'accroche au mien comme pour demander pardon. Je m'en souviens. C'est un souvenir simple, banal. Mais c'est à travers ces banalités que nous existons. Pas dans les grands événements, mais dans les miettes de tous les jours.

LUI

Autour de nous, les silhouettes continuent. La mécanique se déploie, implacable, sans failles. Mais je sens que quelque chose se fissure. Peut-être que c'est nous. Peut-être que c'est le monde. Peut-être que c'est les deux.

Je penche la tête, je frôle sa tempe. L'odeur est là. Pas le parfum artificiel, pas l'air filtré de la salle. L'odeur de sa peau, un mélange de sel et de chaleur. Rien de spectaculaire. Mais ce rien me ramène plus sûrement que tous les cris.

ELLE

Son souffle contre ma tempe me fait frissonner. Un souffle que j'ai attendu dans les nuits d'angoisse, un souffle qui me berçait quand je croyais sombrer.

Je me dis : il est vivant. Il est là. Ils n'ont pas réussi à tout prendre.

LUI

Je voudrais lui parler. Pas fort. Juste un mot. Mais je sais que si je le fais, ils entendront. Alors je choisis de parler autrement. Je glisse mon pouce dans le creux de sa main, doucement, circulaire, comme autrefois. C'était notre signe secret. Notre manière de dire : je t'aime.

ELLE

Il l'a fait. Ce geste. Ce cercle dans ma paume. Si discret, si minuscule, mais je l'ai senti comme une vague. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Je ferme les yeux. Je me souviens.

Je me souviens d'une nuit d'hiver. Dehors, la tempête. Nous, serrés l'un contre l'autre sous une couverture trop fine. Ses doigts avaient tracé ce cercle dans ma paume, pour me rassurer. Et moi,

j'avais su que nous survivrions à tout. Même au froid. Même à la peur. Aujourd'hui, je sais que nous survivrons encore.

LUI

Je ferme les yeux. Je me vois sur le balcon, avec elle. Je me vois regarder la mer, sans parler. Et je sais que c'était la plus belle des conversations. Je sais que c'était nous, à ce moment-là.

Je rouvre les yeux. Elle est là. Elle aussi se souvient. Je le lis dans son regard. Et je me dis : rien n'est perdu.

ELLE

Nous faisons semblant de bouger pour eux. Mais en dessous, nous dansons pour nous. Une danse secrète, invisible, mais vraie. Chaque geste est une rébellion douce. Chaque souffle est une victoire.

Je sais que bientôt, il faudra plus. Mais pour l'instant, je me contente de ça : de lui, de nous, de ce retour lent, fragile, mais irréversible.

LUI

On nous voulait objets. Alignés, interchangeables, dociles. On nous voulait instruments pour le plaisir des autres. Mais dans ce carcan, j'ai trouvé une brèche. Elle est là, tout contre moi. Sa peau est la faille. Sa chaleur est la fissure.

Je ferme les yeux, je laisse les gestes m'échapper. Mes mains se posent là où on les attend, mais elles glissent plus loin, là où seul mon désir les guide. Pas un désir mécanique, pas un programme : mon désir à moi. Un désir ancien, fragile et immense, celui qui me lie à elle.

ELLE

Je sens qu'il a changé la trajectoire. Ses gestes ressemblent encore à ce qu'on nous impose, mais en dessous, ils sont autres. Ils cherchent, ils s'attardent, ils reconnaissent. Je me laisse faire, je participe au leurre. Mais mon corps, lui, répond autrement.

Sa main sur ma hanche réveille des mémoires enfouies. Les matins où il me retenait dans le lit, ses doigts qui traçaient des cercles paresseux, sans but autre que me garder près de lui. Je frissonne. Le frisson me traverse, monte à ma nuque. Je me dis : je suis vivante.

LUI

Je veux lui dire des mots, mais je sais que ce serait dangereux. Alors je parle autrement. Je pose ma main sur son ventre, là où je sais qu'elle aime sentir un poids, une chaleur. Elle se cambre légèrement. Elle comprend.

Je ferme les yeux, je me laisse aller. Je ne suis plus un outil. Je suis un homme amoureux.

ELLE

Je sens mes larmes couler. Pas de douleur. Pas de honte. Des larmes de retour. Des larmes de vie. Je ne les retiens pas. Elles glissent sur ma joue, sur sa peau. Il les sent. Et je sais qu'il les comprend.

LUI

Ses larmes me brûlent. Elles me rappellent tout ce que nous avons perdu, mais surtout tout ce que nous venons de retrouver. Elles sont la preuve. La preuve que nous sommes vivants. La preuve que nous nous aimons. La preuve que nous sommes revenus.

Le monde autour n'existe plus.

Il y a des rires, des musiques, des gestes imposés — mais tout est absorbé, étouffé, comme derrière une vitre épaisse. Ce qui reste, c'est elle. Sa peau, sa chaleur, sa respiration qui répond à la mienne. J'avais cru que nous étions perdus. Et pourtant, nous faisons l'amour ici, dans cet enfer, comme si nous étions seuls au monde.

Chaque mouvement me confirme que nous sommes revenus. Ce ne sont pas leurs ordres qui guident mon corps, c'est elle. Ses frissons, ses tremblements, la manière qu'elle a de se cambrer légèrement quand ma main glisse là où elle m'attend. Je reconnaiss chaque signe, chaque vibration, comme on retrouve une langue qu'on croyait oubliée.

ELLE

Son souffle me traverse, je le bois. Je ferme les yeux et je suis ailleurs, hors de cette salle, hors de ce rituel. Je suis avec lui, entièrement. Nos corps parlent à nouveau leur langage secret, ce langage que personne ne nous avait enseigné mais que nous avons inventé à deux, nuit après nuit.

Je me souviens de la première fois, de l'inquiétude maladroite, de la tendresse, de la maladresse belle. Et je me souviens de toutes les autres fois, chaque fois différente, chaque fois nouvelle. Aujourd'hui, c'est plus fort que tout. Parce que c'est interdit. Parce que c'est volé. Parce que c'est nous.

Le monde autour n'existe plus.

LUI

Je me perds dans son odeur. Sous le parfum artificiel de la salle, il y a le sel, la sueur, la chaleur. Ce mélange unique qui est elle. Je m'y accroche, je m'y enfonce, je m'y retrouve.

Je descends le long de sa peau, je la goûte. Chaque effleurement est une victoire. Chaque frisson est une promesse tenue. Je retrouve le goût de sa chair, ce goût que rien ne peut imiter, que rien ne peut effacer.

ELLE

Sa bouche sur moi, je n'y croyais plus. C'est une vague qui monte, qui me submerge, qui m'arrache aux murs, aux regards, à la salle entière. Je n'existe plus que pour ça : son désir, son amour, sa présence.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux, je le retiens contre moi. Je veux qu'il continue, qu'il me dévore, qu'il me rappelle que je suis vivante. Et je me sens revenir tout entière, chaque nerf, chaque cellule, chaque fragment de mémoire.

LUI

Je bois son plaisir. Je le sens trembler, se tendre, se relâcher. Ce goût dans ma bouche est le sceau de notre retour. Rien d'autre n'existe. Pas les rires, pas la salle, pas la machine. Seulement elle.

Je remonte vers son visage. Nos yeux se rencontrent. Je sais qu'elle a compris. Je sais qu'elle est là.

ELLE

Nos langues se mélangent, nos souffles s'enchevêtrent. C'est comme si nous échangions nos vies. Comme si nous nous donnions l'un à l'autre, entièrement. Le goût de lui dans ma bouche, le goût de moi dans la sienne. C'est notre sceau, notre serment, notre retour.

LUI

Nous faisons l'amour jusqu'au bout, dans cette salle qui ne le mérite pas. Et quand la jouissance nous emporte enfin, c'est ensemble. Pas séparés, pas chacun de son côté : ensemble. Nos corps s'arc-boutent, nos voix se rejoignent dans un souffle.

ELLE

Je jouis avec lui. Nous jouissons ensemble. Et dans cette jouissance, nous redevenons nous. Pas des pantins. Pas des outils. Un homme. Une femme. Un couple.

LUI

Je sens son plaisir me traverser. Je sens le mien se mêler au sien. Et dans nos bouches, nos souffles, nos lèvres, il y a ce goût : le goût de son sexe en moi, le goût du mien en elle. Une vérité absolue, indestructible.

ELLE

Nous goûtons chacun l'autre. Nous nous goûtons mutuellement, totalement. Et c'est la preuve : ils ne nous ont pas pris ça. Ils ne nous prendront jamais ça.

LUI & ELLE

Nous sommes revenus.

je vois ce qui s'est passé un détail une salissure, une anomalie deux corps qui auraient dû rester fonctions se sont reconnus ils ont fait l'amour pas la mécanique ils ont eu l'audace de revenir à eux dans ma salle sous mes yeux ils ont volé un instant d'humanité et je vomis

je déteste ça

partout, partout sur la planète mes écrans me le montrent des dortoirs entiers où les corps s'étreignent des mines où les dos se relèvent pour se regarder des serres où des mains se frôlent autrement dans les usines les chaînes ralentissent parce qu'un rire a éclaté un vrai rire un rire humain pas un rire programmé et ce rire me dégoûte j'ai envie de l'étrangler de mes mains nues

je déteste ça

alors je donne l'ordre

le seul qui vaille

massacrez-les

les drones s'élancent

leurs yeux rouges balayent les foules

les fusils automatiques s'ouvrent

les balles pluvent, coupent, percent, arrachent

le sang jaillit, les murs s'en peignent

je regarde et je souris malgré mon dégoût

parce que le sang, au moins, obéit

le sang, au moins, reste dans mes comptes

chaque litre versé me rapporte

chaque mort augmente mes colonnes

mais les cris, les cris ne s'arrêtent pas

ils n'étaient pas censés crier

ils n'étaient pas censés saigner autrement que dans mes registres

et pourtant ils hurlent

leurs voix se répercutent, se propagent

et d'autres corps se lèvent

et d'autres mains s'arment de pierres, de barres, de feu

je jouis du sang, oui je jouis des massacres, mais une inquiétude m'arrache par-dessous et si c'était ça, l'interaction qui revient ?

pas seulement l'amour, pas seulement les baisers, mais aussi la colère, la solidarité, le cri d'un qui appelle l'autre et l'autre qui répond

je les regarde courir dans les rues

je les regarde se regrouper

ils étaient poussière, ils deviennent bloc

ils étaient silence, ils deviennent vacarme

et ce vacarme me révulse

parce que je n'y entend plus ma voix

je n'y entend plus mon ordre

j'y entend eux

eux, eux, eux

et moi, je les hais

ils s'obstinent

ils s'entêtent

ils refusent de rester cendre

je les ai vus tomber par milliers

et d'autres se sont levés

comme si le sang appelait encore du sang

comme si les corps, coupés, criaient plus fort qu'avant

je hais leurs interactions je hais leur capacité à se retrouver je hais cette obstination à revenir à eux-mêmes j'avais construit un monde propre docile silencieux et voilà qu'ils réinventent le sale, le vivant le collectif

mais je ne céderai pas je répondrai par le sang je les enterrerai sous des couches de morts je les réduirai en morceaux jusqu'au dernier et si l'Humanité doit revenir elle reviendra noyée dans son propre sang

je note une chose, pourtant : ils ne me réclament pas ils ne veulent pas me parler ils ne cherchent pas à négocier ils n'envoient pas d'émissaires ils n'écrivent pas de lettres non :

ils brûlent, ils cassent, ils rient, ils se donnent entre eux et moi, je n'existe plus moi, le centre, moi, la main, moi, la voix

je ne suis plus rien pour eux

et ça, ça m'écorche plus que leurs pierres

ils me laissent hors de leur monde

ils m'oublient, comme s'ils pouvaient

comme s'ils osaient

j'ai envie de les égorger de mes propres mains de leur arracher la gorge pour les faire taire mais je reste derrière mes vitres

je regarde, je déteste, je jouis malgré moi

ils me dégoûtent

cette humanité poisseuse me dégoûte

ces baisers sanglants, ces corps collés, ces cris mêlés de douleur et de désir

ils sont sales, ils sont faibles, ils sont minables

et pourtant ils se lèvent encore

et pourtant ils avancent encore

et pourtant ils me défient encore

et c'est ça que je hais

c'est ça qui me donne envie de les écraser

jusqu'au dernier souffle

alors je ris, je ris comme un fou

je me baigne dans le carnage

je bois le sang de mes écrans

je lèche les chiffres tachés de rouge

je danse avec les flammes qui dévorent mes propres murs

je ris, je jouis, je hurle :

l'humanité est un déchet !

et moi je suis son incendie !

LUI

Nous avons quitté la salle. Les murs tremblaient encore des rires gras, des cris mécaniques, des ordres. Mais nous étions plus à eux. Nous étions sortis, ensemble, mains jointes. Le monde puait la cendre et le sang, mais dans cette odeur j'ai reconnu sa peau.

Je ne savais pas où aller. Mais je savais que je voulais aller avec elle. C'était suffisant pour marcher.

Dans les rues, les flammes se levaient, les drones aboyaient, les corps tombaient. Je n'ai pas eu peur. Parce que sa main pressait la mienne. Parce que nous étions revenus.

ELLE

Ses yeux brillaient dans la nuit rouge. Pas de peur, pas encore. Un éclat étrange : mélange de rage et d'amour. J'ai senti la même chose en moi.

Nous avancions dans un chaos de cris. Des silhouettes couraient, frappaient, brûlaient. Je ne détournais pas les yeux. C'était violent, oui. Mais c'était vivant. Après tant d'années de silence et de docilité, voir des mains lever des pierres, voir des bouches hurler, c'était beau.

Nous ne renions pas cette violence. Nous l'acceptions. Parce qu'elle était juste. Parce qu'elle brisait les chaînes.

LUI

Un groupe nous a croisés. Trois hommes, deux femmes, un être sans genre défini. Leurs visages étaient couverts de suie. L'un d'eux saignait. Mais ils riaient. Pas un rire de moquerie : un rire de soulagement, de vie retrouvée.

Ils nous ont regardés, nos mains jointes, nos regards. Et j'ai vu dans leurs yeux la reconnaissance : eux aussi savaient. Ils savaient ce que c'était que revenir à soi, à l'autre. Ils savaient que l'amour, même couvert de sang, restait le centre.

ELLE

Je leur ai souri. Un sourire que je n'avais pas donné depuis des années. Ils ont répondu. Dans ce sourire, nous étions déjà ensemble. La révolte n'était pas seulement violence : c'était aussi reconnaissance. Nous étions des milliers à nous reconnaître, dans le chaos, à travers une main tendue, un souffle, un regard.

LUI

Un drone a surgi. Rouge, métallique, hurlant. Il nous a visés. J'ai cru mourir. Mais un des trois hommes a lancé une barre de fer. Le drone a vacillé, explosé contre le mur. Des étincelles ont éclairé la nuit. Nous avons ri, tous ensemble.

C'était ça, la révolte. La peur et le rire mêlés. La mort et la vie en même temps.

ELLE

Nous avons couru avec eux. Nous étions six, maintenant. Pas seulement un couple isolé. Un fragment de foule. Chaque pas battait contre le sol comme un tambour : nous revenons. Nous vivons. Nous aimons.

LUI

Les flammes montaient, les balles fusaient. Nous ne fuyions pas. Nous avancions. J'ai compris, d'un coup : nous n'étions pas seuls. Partout, d'autres couples, d'autres corps se retrouvaient. Partout, l'amour revenait.

Et cet amour n'était pas fragile. Il était une arme. Une arme contre eux, contre lui, contre le milliardaire et son monde de cendre.

LUI

La rue débouchait sur une placette triangulaire, coincée entre trois barres d'immeubles. Au centre, une vieille fontaine sans eau servait d'autel provisoire : dessus, des bouteilles, des bandages, un petit réchaud, un sac de pain déjà éventré. Deux personnes à genoux soignaient une troisième, un chiffon serré contre la tempe. Une enfant passait en courant, brandissant une casserole cabossée comme un trophée. Quand elle nous aperçut, elle leva la main, paume ouverte. Je ne savais pas si c'était un salut ou une question. J'ai levé la mienne, paume ouverte aussi. Elle a ri, puis disparu derrière un rideau de fumée.

ELLE

Je reconnaissais cette scène : le désordre vivant d'une place en train de devenir un cœur. Les gestes allaient plus vite que les mots. Une femme au crâne rasé disait « pansements » sans lever la tête ; un grand type au manteau trop long répondait « eau » ; un adolescent, visage couvert de suie, attirait l'attention sur un point du ciel où tournait un point rouge. On avait peur, oui, mais la peur n'était pas un couvercle. Elle circulait comme le sang. On s'y habituait, comme on s'habitue au vent de mer.

LUI

Les trois qui nous avaient rejoints nous présentèrent sans présentation : « Ils sont avec nous. » Personne ne posa de questions. C'était suffisant. On nous confia une tâche simple : porter des jerricans depuis une bouche d'incendie que quelqu'un avait forcée. L'eau jaillissait en geyser oblique, dorée par l'incendie des docks. J'ai rempli, j'ai porté, j'ai glissé, j'ai ri. Rire en courant avec vingt kilos d'eau entre les bras : je ne m'en serais pas cru capable. Elle courait à côté de moi, et dans son souffle j'entendais encore notre chambre secrète, la minute volée à la salle, mais changée d'échelle : la chambre était devenue la ville.

ELLE

Sur la place, une silhouette s'est détachée, ni homme ni femme, ou les deux, peau sombre, regard clair. Iel m'a tendu une tasse : « Bois. » J'ai bu. L'eau avait un goût de métal et de fête.

LUI

Autour de la fontaine, des gens s'asseyaient par grappes, pas pour se reposer vraiment, pour se rejoindre. Une femme posait la tête sur les genoux d'une autre, un homme passait sa main dans la nuque d'un homme, deux personnes non genrées se touchaient le front. Rien d'exhibé, rien d'obscène : des conversations de peau. Les corps revenaient au monde par leurs bords, comme des rivages après la marée.

ELLE

On nous a entraînés vers un hall d'immeuble transformé en petite clinique. Une bannière faite de draps cousus disait : PRENDS MA MAIN QUAND TU PARLES. J'ai souri : c'était une consigne et une promesse. On y soignait des plaies, on y traitait des peurs. On y apprenait à nommer ce qu'on avait perdu, sans chercher à tout récupérer d'un coup. Une personne à la voix grave expliquait : « La fusion a laissé des trous. Il ne faut pas les remplir de bruit. Il faut les border d'attention. » Je me suis assise près d'une femme aux yeux verts. Elle tremblait. Je lui ai pris la main. Elle a cessé de trembler, un peu.

LUI

Un jeune, épaules noueuses, s'est approché de moi. « Tu sais démonter un drone ? » J'ai haussé les épaules. « J'apprendrai. » Il m'a emmené dans une arrière-cour où des carcasses fumaient. Autour, une demi-douzaine de personnes travaillaient en silence. C'était presque religieux. On séparait, on triait : moteurs, optiques, batteries encore tièdes. J'ai eu un vertige : c'était comme démonter une prière hostile. Le jeune a ri : « On retourne les couteaux. On les met à table. » Je l'ai regardé, il a ajouté : « On ne fera pas que détruire. On servira. »

ELLE

Dehors, la nuit changeait de couleur. Le rouge recula par endroits, remplacé par un noir respirant où naissaient des îlots de clarté : feux apprivoisés, lucioles bricolées, lampes dynamo qu'on tournait à deux. J'ai senti sous mes doigts la texture rugueuse d'un mur sur lequel quelqu'un traçait des mots avec du charbon : ON SE PARLE. Une autre main ajouta : ON SE TOUCHE. Une troisième : ON SE SOIGNE. Je me suis surprise à écrire à mon tour : ON S'AIME. Je n'avais jamais écrit ça sur un mur.

LUI

Vers minuit, une rumeur a balayé la place : des groupes arrivaient d'autres quartiers, d'autres villes même, par les rails, par les voies rapides, par la mer. Des embarcations bricolées déchargeaient des silhouettes trempées, riantes. On s'embrassait fort, sans s'appartenir, comme on salue des cousins longtemps perdus. Je voyais dans ces enlacements la même chose que dans sa main serrée dans la mienne : pas de prise, une prise de parole. Je n'avais jamais pensé que le sexe — le nôtre, celui d'autres — puisse être une conversation, une manière de se donner du courage pour lancer une autre phrase, un autre acte.

ELLE

Près d'un escalier, j'ai croisé trois personnes : un vieux marin, une mécanicienne, une institutrice. Ils riaient et pleuraient à la fois. « On a repris le quai », dit la mécanicienne. « Les grues ne bougent plus sans nous. » Le marin ajouta : « La mer frappe aux portes. Il faut des digues, oui, mais des digues humaines. » L'institutrice tenait un cahier trempé : « J'ai perdu mes leçons. Je recommence avec des questions. » Elle s'est tournée vers moi : « Vous, qu'est-ce que vous savez faire ? » J'ai répondu sans réfléchir : « Me souvenir. » Elle a hoché la tête, comme si c'était une compétence rare.

LUI

Nous avons dormi une heure, à même le sol, épaule contre épaule, entourés d'inconnus devenus familiers par la simple proximité de leurs souffles. Je me suis réveillé à cause d'un bruit doux : quelqu'un chantait. Pas une chanson qu'on connaît. Un air en train de s'inventer avec la nuit. Les voix se sont mêlées, sans chef. Je ne savais pas chanter. J'ai murmuré. Elle a posé sa main sur ma poitrine. C'était juste.

ELLE

Au matin — si c'était le matin, la lumière ne savait plus vraiment — nous avons suivi un groupe vers les jardins suspendus, ces terrasses qu'on regardait sans les voir depuis les rues. Des bacs de terre craquelée, des racines mortes. Une personne aux cheveux en nuée expliqua : « Les plantes n'ont pas oublié. Il faut leur parler. Il faut se parler en les touchant. » On s'est mis à genoux. Des mains, encore, partout. C'était presque une liturgie : casser la croûte sèche, écouter l'humidité en dessous, partager la dernière eau, attendre. Je me suis mise à compter ses respirations en même temps que je comptais les gouttes. Le nombre tenait.

LUI

En contrebas, une colonne humaine avançait, noire de suie, pailletée d'étincelles : des travailleurs et travailleuses des laveries, des cuisines, des entrepôts. Ils portaient des bâtons, des balais, des outils retournés en lances. Ce n'était pas une armée noble. C'était mieux : une foule décidée. Ils s'arrêtaient aux carrefours, posaient les outils, respiraient ensemble, repartaient. À chaque arrêt, une personne embrassait une autre, sans protocole, les yeux ouverts — une manière de dire : *je te vois, on continue ?* On aurait pu croire à une orgie pour qui ne sait pas regarder.

ELLE

Plus tard, dans un ancien parking, j'ai vu ce que je n'avais encore jamais vu : un troupeau — trois personnes — qui se présentait en riant comme une table à trois pieds. Ils expliquaient à qui voulait : « On ne se possède pas, on se raconte. » Leur manière de se toucher n'était pas une parade. C'était une ponctuation. Une étudiante, un livre sous le bras, s'est approchée : « Vous acceptez d'en parler à haute voix ce soir ? On tient une assemblée sur les formes de vie. » Le vieux marin a éclaté de rire : « Enfin ! » Et moi, j'ai senti que la pudeur changeait de camp : ce n'est plus l'amour qu'on devait cacher, c'était la domination.

LUI

On m'a demandé d'aider au démontage d'une antenne relais qui crachait encore des ordres. J'ai grimpé avec deux autres, un garçon aux ongles peints et une femme musculeuse qui disait « on coupe propre ». Là-haut, le vent nous fouettait la figure. J'ai pensé : autrefois, je vendais des voyages spatiaux low-cost. Aujourd'hui, je démantèle une tour pour rendre aux voix le droit d'être lentes. La femme m'a tapé l'épaule : « Ça se voit que t'étais pas du bâtiment. » J'ai ri. « J'apprends. » Elle a répondu : « On s'apprend. » Le mot revenait, comme une clé qu'on se passe.

ELLE

Le soir retombait déjà quand une assemblée s'est formée, pas loin de la fontaine. Pas de scène, pas

de micro. Une nuit d'oreilles. Des propositions passaient de bouche en bouche, de main en main. *Plus de dortoirs forcés, des maisons de respiration.* — *Des cuisines qui nourrissent et pas qui surveillent.* — *Des ateliers pour réparer, pas pour fabriquer la servitude.* Au milieu, une personne non genrée a parlé de leur manière d'aimer : « On ne prend rien que l'autre ne donne. On n'offre rien qu'on ne puisse nommer. » Il n'y a pas eu d'applaudissements. On s'est simplement rapprochés. J'ai senti sa main serrer la mienne. C'était notre vote.

LUI

Quelqu'un a apporté une radio bricolée. Des voix lointaines ont craché à travers la statique : un port libéré plus au nord, une mine passée en autogestion à l'est, une serre qui reverdissait au sud. Des nouvelles d'amour, aussi, au milieu de la poudre. Des femmes parlaient d'avoir retrouvé le goût ; des hommes avouaient avoir appris à ne pas posséder ; des personnes non binaires décrivaient le bonheur d'être touchées comme on touche une carte avant de la lire. Je n'aurais jamais imaginé qu'une radio puisse être aussi charnelle.

ELLE

Quand la nuit fut noire de bon noir, nous sommes revenus à la placette. La fontaine respirait doucement, comme un animal qui dort. Je me suis accroupie. Je lui ai murmuré : « On continue demain ? » Il a hoché la tête. Il n'y avait plus de demain et d'aujourd'hui. Il y avait la marche et la main. Nous n'étions plus seulement LUI et ELLE. Nous étions nous — et, déjà, d'autres.

LUI

Au matin, on nous a appelés pour rejoindre une marche. Pas une marche de protestation, une marche de combat. Dans les ruelles, des silhouettes se rassemblaient, outils brandis, poings fermés. Pas de drapeaux, pas de slogans répétés comme jadis. Des regards, des souffles, des peaux couvertes de poussière. Chaque pas résonnait comme une décision.

Je sentais sa main dans la mienne, serrée mais calme. Nous savions que ce jour-là, il faudrait frapper. Et nous n'avions pas peur de cette idée. La peur, nous l'avions déjà dépassée en nous retrouvant. Maintenant venait la violence, nécessaire, crue, sans honte.

ELLE

Ils nous avaient dépouillés de mémoire, de désir, de chair vivante. La révolte ne pouvait pas être douce. Elle devait être tranchante, rugueuse, sanglante. Nous le savions, et nous l'assumions. L'amour n'était pas un prétexte pour se détourner de la lutte. Au contraire : c'était le carburant.

Devant nous, un entrepôt se dressait, vitres opaques, grillages hérisrés. C'était l'un des centres où l'on entreposait les corps fusionnés, encore dociles, encore brisés. On a entendu un cri, une voix rauque : « Dedans, ils dorment. Dedans, ils attendent. » Alors tout le monde a compris : on devait briser ces murs.

LUI

Les premiers coups sont partis. Des barres de fer contre les vitres. Des pierres contre les caméras. Le fracas me faisait vibrer le thorax. Moi aussi, j'ai frappé. Ma main s'est écorchée, le sang a coulé sur mes phalanges. Et ce sang m'a fait rire. J'étais vivant. Je brisais, non pour détruire, mais pour réveiller.

Un pan de mur a cédé. Derrière, des silhouettes alignées, immobiles. Leurs yeux étaient ouverts mais vides. Je les ai vus, et j'ai senti un vertige : nous avions été eux. Ils attendaient qu'on les touche, qu'on leur rende le goût, la peau, la mémoire.

ELLE

J'ai couru vers la première silhouette. C'était une femme, ses traits étaient effacés. Je lui ai pris les mains. Elles étaient froides. J'ai posé mon front contre le sien. Comme nous, autrefois. Et j'ai soufflé, doucement *Reviens*. Ses paupières ont battu. Une larme est sortie, toute seule, sans bruit. J'ai su qu'elle était revenue.

Alors d'autres se sont avancés. Le hall entier s'est mis à bruire de respirations nouvelles, de tremblements, de pleurs. On aurait dit un champ de graines soudain arrosé. Ils s'ouvraient. Et ceux qui venaient de se réveiller ont, à leur tour, touché d'autres endormis. C'était une épidémie d'humanité.

LUI

Mais les alarmes ont hurlé. Les drones sont arrivés. Rouges, armés, hurlants. Nous n'avons pas fui. Pas cette fois. Nous avons dressé une barrière de corps, de barres de fer, de bras tendus. Les

premières balles ont frappé. Des silhouettes sont tombées. Nous avons hurlé, nous avons frappé. Un drone s'est écrasé, un autre a explosé.

Le feu a jailli du sol. Une odeur de métal brûlé a envahi l'air. J'ai senti ma gorge se serrer, mes yeux se piquer. Mais je n'ai pas reculé. Je l'ai serrée contre moi et nous avons continué. La violence était en nous, mais elle n'écrasait pas l'amour. Elle en était l'autre face.

ELLE

Dehors, le ciel s'emplissait de fumée noire. Mais sous cette fumée, quelque chose d'autre respirait : la terre. Les premiers arbres autour de la place semblaient plus verts, comme si l'air, brutalement, les avait réveillés aussi. Un enfant a crié : « Regardez ! » Il tenait une pousse, fragile, sortie d'un bac de terre craquelée.

Nous avons compris. Ce n'était pas seulement une révolte.

LUI

J'ai levé les yeux. Sur les toits, des silhouettes s'embrassaient. Au sol, des mains ensanglantées se serraient. La révolte était sexuelle, sociale, écologique à la fois.

ELLE

La nuit suivante, nous étions rassemblés dans ce qui restait d'un gymnase. Le sol collait de poussière et de sueur. On y dormait, on y pansait des plaies, on y parlait, on y mangeait un peu de pain. Mais ce soir-là, quelque chose de différent est né. Des corps se rapprochaient, non par contrainte, mais par désir.

Je les ai vus : deux femmes enlacées, un homme assis entre elles, leurs mains se cherchant, leurs souffles se mêlant. Plus loin, un trio d'êtres sans genre précis se caressaient les joues, yeux grands ouverts, parlant doucement comme on parle au chevet d'un malade. On aurait dit que l'amour s'était élargi, qu'il avait pris d'autres formes, d'autres voix.

Je l'ai regardé, lui. Son regard brillait. C'était la réponse à la fusion forcée : non pas une dissolution, mais une multiplication.

À un moment, quelqu'un a parlé à voix basse : « Nous devons faire de nos corps des lieux sûrs, pas des prisons. » Les mots se sont propagés comme une onde. Des hochements de tête, des soupirs. Puis le silence, habité par des mains qui continuaient de converser.

LUI

Les respirations se sont accordées. Dans ce gymnase ruiné, nous étions une polyphonie. Pas une confusion, pas une fusion forcée — une harmonie mouvante. Je pensais : voilà la vraie réponse à leur machine. Pas l'isolement, pas la docilité, pas l'uniforme. Mais cette multitude fragile, mouvante, qui s'invente à chaque geste.

Je lui ai caressé la nuque. Elle a ri doucement.

ELLE

Quand nous avons joui, ce n'était pas dans le secret. C'était ensemble, à plusieurs, mais sans

spectacle, sans domination. Une joie partagée, pas un triomphe. Je me souviens de la chaleur de sa main, de son souffle, et en même temps d'autres frissons, d'autres rires. Je me suis dit : voilà. Voilà ce qu'ils ne pourront jamais comprendre. Que l'amour n'a pas de limite fixe. Qu'il est une conversation infinie.

LUI

Après, nous nous sommes allongés au sol. Les corps se reposaient, se parlaient encore par des gestes minuscules. Je l'ai regardée. Elle était toujours elle. Plus elle que jamais. Et moi, j'étais moi, plus moi que jamais. Et nous étions aussi autre chose : partie d'un nous qui grandissait.

ELLE

Dehors, les sirènes hurlaient encore. Mais nous savions que la révolte ne se réduisait pas aux pierres lancées, aux balles tirées. Elle était aussi là, dans cette salle sale, dans ces bouches salées, dans ces peaux échangées. Une révolte sociale, écologique, amoureuse.

Nous ne renions pas la violence. Mais nous la traversons par l'amour. Et dans cet amour partagé, nous bâtissons déjà une société nouvelle.

LUI

Au lever gris — si c'était un lever — on nous a demandé de rester. Pas de fuir, pas de survivre seulement : **rester** pour construire. Le mot m'a surpris. J'avais vécu toute ma vie en vendant des départs : orbites, stations, promesses d'ailleurs. Là, on me tendait un plan griffonné sur un carton détrempé : rues à dégager, passerelles à lancer par-dessus les canaux, cuisines à rendre aux vivants. « Tu sais organiser des flux ? » a demandé une personne aux mains tachées d'huile. J'ai dit oui. Ce n'était pas le même ciel, mais je reconnaissais la carte : commencer par ouvrir des corridors sûrs, ralentir ce qui tue, accélérer ce qui soigne.

ELLE

On m'a cherchée par mon prénom, le vrai. « On a besoin d'archives, pas d'ordres, dit une femme au foulard noué court. Tu peux tenir une table de mémoire ? » J'ai posé une bâche, deux boîtes, une pile de carnets. Des gens sont venus, ont parlé à voix basse. Ils déposaient des bribes : le nom d'une disparue, la façon exacte dont un jardin avait reverdi, la recette de pain qui tient avec presque rien, un chant pour apaiser les sueurs de retour. J'ai compris que l'archive n'était pas un mausolée : c'était une **courroie**. Ce que l'on écrit circule, relie, protège.

LUI

Nous avons réquisitionné une halle éventrée pour en faire un **atelier de réparation**. Les drones démontés devenaient lampes, radios, pompes ; leurs caméras — nos yeux marchands d'hier — se convertissaient en veilleuses pour les dortoirs libres. Les batteries fumaient encore ; on les plongeait dans l'eau, on les purgeait lentement, comme on purge les peurs.

Sur un mur, quelqu'un a peint : **PAS DE MAÎTRES, DES MÉTIERS**. J'ai accroché en dessous un schéma simple pour les routes d'entraide : qui transporte, qui recueille, qui prête des bras, qui prête du temps — et à la fin : **qui écoute**.

ELLE

Dans le gymnase, on a tenu la première **assemblée de quartier**. Pas de micro, pas de tribune. « On parle en tenant une main, » rappelait la bannière. C'était lent. Des voix tremblaient. Mais de cette lenteur est sortie une forme : des **maisons de respiration** (où l'on se repose sans être chassé), des **cuisines de quartier** (où l'on vient manger et réparer des liens), des **ateliers de soins** (pour les plaies et pour les cauchemars), des **jardins d'eau** (pour apprivoiser la pluie acide, sauver l'eau douce). On a voté à la levée de mains et au frisson : quand un murmure passait dans la salle, c'est que la proposition touchait juste.

LUI

Le soir, avec deux équipes, nous avons fixé des **ponts de fortune** entre les immeubles, corde, métal, planches. Dessous, l'eau lourde clapotait contre les murs. Chaque nœud était une promesse : tu passeras sans payer, tu passeras sans papier. Au bout du troisième pont, j'ai senti sa main dans mon dos ; elle assurait la corde. « Là, » a-t-elle dit, et j'ai serré. Nous avions changé de métier : de voyageurs à **relieurs**.

ELLE

Au pied des digues, on a commencé les **travaux de vie**. Pas de béton seul : des palplanches vivantes de racines, des fascines d'algues, des lianes de chanvre tressé. Une vieille femme nous montrait comment planter le palétuvier (« il aime un pied dans le sel, un pied dans le doux »), un ingénieur posait des flotteurs en bouteilles récupérées. Une enfant surveillait le niveau de l'eau au crayon sur un mur, marquant des traits datés. « Pour la mémoire, » disait-elle. J'ai pensé : la mémoire est une science exacte, si l'on consent à noter **tout**.

LUI

On a tiré des lignes électriques comme des nerfs, mais cette fois-ci **à découvert**. Pas de câbles secrets pour nous étouffer. Des dynamos que l'on tournait à deux ou trois, des cerfs-volants-éoliennes qu'on hissait au crépuscule : un garçon, une femme, moi — nos bras faisaient le vent. Sur chaque prise, quelqu'un avait écrit la consigne : **on branche la lampe avant la voix, la voix avant l'écran**. C'était notre étiquette : la lumière pour se voir, la parole pour s'entendre, l'image seulement après.

ELLE

La charte des gestes est née une nuit, au bord d'un feu, à force d'essais et d'erreurs. Elle tenait en dix phrases courtes, copiées à la main et affichées partout :

- 1. On demande avant de toucher ; on nomme ce que l'on donne.**
- 2. On dit « stop » pour soi ; on dit « ça va ? » pour l'autre.**
- 3. L'amour ne prend pas de gage, il dépose des signes.**
- 4. Le lit n'est ni un dû ni un dûment : c'est un lieu.**
- 5. Le travail sert la vie ; la vie ne sert aucun maître.**
- 6. La lenteur est un droit : nul n'accélère sans consentement.**
- 7. La mémoire se partage : nul ne garde pour blesser.**
- 8. La terre n'est pas une ressource, c'est une parente.**
- 9. La colère protège ; elle ne trône pas.**
- 10. Personne ne parle pour tous, mais chacun parle pour quelqu'un.**

Chaque fois que je les relisais, j'y ajoutais en secret une onzième : **prends ma main quand tu doutes.**

LUI

La **violence** ? Elle n'a pas disparu. Des colonnes descendaient encore, fer contre chair. Alors on s'armait, avec ce qu'on avait : outils, pierres, feux. Mais on avait mis au centre une règle simple : pas de chasse à l'homme, pas de trophées, pas de jouissance dans la douleur. Nous frappions pour **ouvrir**, pas pour régner. Et, chose étrange, cela nous rendait plus efficaces : l'ennemi se perd quand nous ne cherchons pas sa place.

ELLE

Aux ateliers de mémoire, j'ai accueilli un groupe d'anciennes des laveries. Elles ne se souvenaient pas de leurs prénoms entiers, seulement de syllabes. Nous avons tressé des noms neufs avec leurs bouts, jusqu'à ce que leurs yeux brillent — comme on recompose une chanson à partir d'un refrain survivant. Une d'elles a dit : « J'ai appris comme une ferraille de doigts. » On a ri. Puis elle m'a pris la main : « J'ai envie d'aimer quelqu'un sans savoir qui. » Je lui ai répondu : « Alors tu aimes **déjà**. » Elle a hoché la tête ; c'était une décision politique.

LUI

À la radio commune, j'annonçais les **corridors sûrs**, les **becs d'eau** où boire, les **maisons de respiration** où dormir sans maîtres. Ma voix passait d'antenne en antenne comme un cerf-volant qu'on se prête. Je n'annonçais jamais seul. À chaque message, une voix différente venait s'arrimer à la mienne : une femme, un homme, une personne non binaire, un enfant parfois. C'était notre manière de faire autorité : **à plusieurs**.

ELLE

Nous avons tenu des **tribunaux de soin**. Non pour punir d'abord, mais pour **réparer**. Des gardes du milliardaire, capturés, y ont parlé : certains avaient les yeux vides encore, d'autres pleins de honte. Les décisions sortaient de longues heures de parole : rendre, travailler **pour** celles et ceux qu'ils avaient blessés, apprendre, se taire, partir. Nous n'étions pas naïfs. Quand la menace revenait armée, nous répondions. Mais dès que possible, nous posions un baume sur le monde : la justice comme une couture solide.

LUI

La **décroissance des flux** s'est écrite comme un plan de vol renversé. Moins de béton, moins de vitesse, moins de distance entre la main qui fait et la bouche qui mange. On a déplacé les marchés sur les toits, les classes dans les jardins, les ateliers dans les cours d'immeubles. Les navettes orbitales ? Quelques-unes, oui, mais pour les satellites de veille climatique, pas pour l'évasion des riches. J'ai ri, un peu triste : je savais parler aux étoiles ; j'apprenais à écouter l'eau sous les dalles.

ELLE

Au centre d'accueil, une table s'est mise à déborder de **cartes**. Des cartes de chaleur, d'inondation, de culture, de soin. On traçait au fusain des **chemins de douceur** : itinéraires pour les très lents, pour les fatigués, pour celles et ceux qui reviennent à eux avec vertige. Une personne autiste m'a montré sa carte personnelle — une constellation de lieux sûrs, d'odeurs, de voix. « C'est la mienne,

m'a-t-iel dit. Je peux prêter ? » J'ai répondu : « On copie, on apprend, on rend. » C'est devenu la règle.

LUI

Le soir, en haut d'un escalier qui donnait sur la mer, on dessinait les **procédures** comme on chante : à plusieurs. Qui décide ? Celles et ceux qui font. Qui vérifie ? Celles et ceux qui voient. Qui parle ? Celles et ceux qui savent se taire après. On avait banni les mots de l'ancien monde — *pilotage, conduite du changement, excellence opérationnelle*. À la place : *soin, rythme, reprises*. On riait souvent : le rire graissait les rouages.

ELLE

Les **amours** aussi trouvaient leurs lois, légères, écrites à la craie pour pouvoir changer. Des couples se faisaient et se défaisaient sans propriété ni humiliation. Des troupes inventaient des matins à trois cafés. Des constellations se nouaient pour une saison de travaux. Partout, la phrase revenait : **l'amour au centre**. Non l'amour-souverain qui exige et capture, mais l'amour-**conversation** qui rend au monde sa peau.

LUI

Nous avions posé, sur le front de la ville, une main fraîche. Elle ne guérissait pas tout. Des immeubles restaient éventrés, des corps restaient absents. Le milliardaire tirait encore, brûlait, mordait. Mais il n'était plus le centre. Les centres s'étaient multipliés : places, cuisines, jardins, ateliers, lits consentis. J'ai regardé ses yeux à elle, dans la lueur d'un feu qui n'était à personne : j'y ai vu la **démocratie** — pas un bâtiment, pas une loi, une posture de corps : se tenir, se tendre, répondre, reprendre.

ELLE

Je me suis surprise à rêver d'un mot simple que je n'osais plus prononcer : **demain**. Non pas le demain de la promesse vendue, mais celui de la reprise — reprendre des outils, des baisers, des semences, des lectures, des routes. Au bout de la ruelle, l'eau frappait la digue vivante d'un bruit sourd, régulier. Elle n'était plus contre nous. Elle parlait. Nous avions recommencé à **lui** répondre.

NOUS

Nous avons appris à dire « nous » sans chef, sans drapeau unique. Nous, c'étaient des voix, des peaux, des corps multiples qui se retrouvaient au hasard des rues, des feux, des lits. Nous étions rugueux, incohérents parfois, mais le fil se tenait : nous avions choisi de rester humains.

Une vieille ouvrière

Je n'ai plus vingt ans, je n'ai plus mes forces d'autrefois. Mes mains tremblent quand je saisit un outil. Mais je les tends quand même. On me dit : « Assieds-toi. » Moi je réponds : « Je peux tenir la mémoire. » Alors je raconte les grèves anciennes, celles qu'on avait effacées. On m'écoute. On m'entoure. Parfois, un jeune pose sa tête sur mes genoux. Je caresse ses cheveux. Voilà : je n'ai pas perdu mes mains.

Un adolescent

Je n'ai pas connu autre chose que la fusion. On m'avait volé mes premiers désirs, mes premières révoltes. Aujourd'hui, je les apprends tous ensemble. J'aime une fille, j'aime un garçon, j'aime une personne qui ne veut pas de nom. On s'embrasse dans les escaliers, on rit, on pleure. Nos corps sont maladroits, mais ce n'est pas grave. C'est comme apprendre à parler après le mutisme. Parfois on se blesse, mais on se dit pardon. C'est ça que j'appelle politique.

Une jardinière

La terre me parle encore, même blessée. Quand je gratte, elle sent le fer, mais dessous il y a l'humus, il y a l'eau. Les plantes se sont tuées trop longtemps. Maintenant elles repartent. J'explique aux enfants comment poser les doigts sur une feuille : « Comme sur une joue. » Ils rient, ils comprennent. Le soir, ils racontent à la plante leurs histoires, leurs amours, leurs rêves. Et la plante se redresse.

Un ancien garde

J'étais de l'autre côté. J'obéissais. Je portais l'uniforme noir, je frappais quand on me disait de frapper. Aujourd'hui, mes mains tremblent encore de cette violence. Mais on ne m'a pas abattu. On m'a forcé à regarder. Une femme m'a dit : « Tu as un choix maintenant. » J'ai posé mon arme. J'ai pris une pelle. Je creuse les canaux pour détourner l'eau. J'entends les enfants chanter derrière moi. Je crois que j'ai choisi.

Une amoureuse

Nous sommes trois. Avant, j'aurais eu honte. Avant, on m'aurait dit : choisis. Mais pourquoi choisir ? Lui, elle, et moi, nous nous tenons. Nous ne nous possédons pas. Nous parlons. Nous couchons ensemble parfois, pas toujours. Nous faisons l'amour comme on écrit une chanson à trois voix. C'est fragile, c'est mouvant, mais c'est vrai. Dans la révolte, nous avons trouvé ça : un espace où aimer n'est pas une faute.

NOUS

Nous tenons les barricades, nous pasons les plaies. Nous rions au milieu des flammes, nous faisons l'amour dans les ruines. Nous ne séparons plus la tendresse et la lutte. La lutte est tendre, la tendresse est lutte. Le milliardaire peut bien jouir du sang, il ne comprend pas ce que nous bâtissons : une société vivante, démocratique, sociale, écologique.

Un enfant

Je n'ai pas connu l'ancien monde. J'ai ouvert les yeux dans la cendre. Mais je vois vos visages, je vois vos mains, je vois vos rires. Alors je sais qu'on peut vivre. Je prends la main de celle qui est à côté. Je dis : « On continue ? » Elle dit oui. Ça suffit.

NOUS

Nos voix se mêlent, nos corps se répondent. Nous savons que la violence n'est pas finie. Nous savons qu'il faudra encore frapper, brûler, arracher. Mais nous ne renions rien. Parce que derrière chaque pierre jetée, il y a une main qui sait aussi caresser. Parce que derrière chaque cri, il y a une bouche qui sait aussi embrasser. Parce que derrière chaque barricade, il y a un lit où l'on s'aime.

Nous ne voulons pas seulement détruire. Nous voulons apprendre à nous parler, à nous toucher, à nous aimer, encore et encore. L'amour au centre. Pas comme une excuse, mais comme une loi.

LUI

Au début, je croyais que nous avions trouvé le centre définitif. L'amour élargi, les corps en conversation, les mains tendues au-delà des limites. Mais il y a eu un soir, un soir banal, dans une salle commune, où j'ai entendu un mot que je n'avais pas entendu depuis la chute :

« **elle est à moi** ».

Je me suis figé. Une voix d'homme, rauque, tremblante de rage. J'ai tourné la tête : deux silhouettes face à face, deux hommes. L'un tenait une femme par le poignet. Elle se débattait doucement, pas assez pour rompre, assez pour dire **NON**. Autour, le silence s'est fait. Personne ne savait encore quoi faire.

ELLE

Je l'ai senti, à côté de moi. Sa main s'est crispée sur la mienne. Peur. J'ai senti un frisson. C'était le vieux monde qui revenait, par la fente d'un geste, par la faille d'un mot.

On a séparé les corps, calmé les voix. Mais le poison avait circulé. Ce soir-là, j'ai entendu d'autres mots : **fidélité, trahison, ma femme**. Le vocabulaire de l'appropriation revenait, comme des mauvaises herbes qu'on avait mal arrachées.

NOUS

Les assemblées s'en sont mêlées. « Peut-on aimer plusieurs à la fois sans se blesser ? » — « Est-ce que le sexe doit rester intime, privé ? » — « Jusqu'où partager sans se perdre ? » Les débats étaient vifs. Des voix tremblaient, d'autres s'élevaient, cassantes. On se coupait la parole parfois, chose impensable il y a quelques semaines. Une femme a dit : « Je ne veux plus de polyamour. J'ai peur. J'ai mal. » Une autre a répondu : « Et moi je me sens vivante seulement à plusieurs. » La salle s'est tendue comme un arc.

LUI

J'ai écouté ces débats avec le ventre noué. Parce que moi aussi, j'avais senti monter la jalousie. Quand elle souriait trop longtemps à un autre, quand elle caressait une épaule qui n'était pas la mienne, j'avais eu un vertige. Un gouffre en moi hurlait : *elle est à moi*. Je l'ai enfoui, j'ai honte de l'avouer, mais il était là.

ELLE

Je l'ai vu, son vertige. Je l'ai senti dans ses yeux, dans ses silences. Moi aussi, j'ai eu peur. Pas de le perdre — peur qu'il me referme. Peur que lui, que nous, nous soyons aspirés par cette vieille spirale de possession. Quand quelqu'un d'autre a posé ses lèvres sur les miennes, j'ai voulu qu'il me regarde, lui, pour qu'il sache que je ne le trahissais pas, que ce n'était pas contre lui. Mais ses yeux se sont durcis. Alors j'ai douté.

NOUS

La jalousie s'est propagée comme une rumeur. Des couples se sont déchirés, des troubles se sont fendus. Des cris ont éclaté dans les nuits : « Tu mens ! » — « Tu m'as volé ! » — « Tu n'étais qu'à moi ! » Certains ont voulu imposer des règles de propriété : *si tu couches avec moi, tu ne couches*

pas avec un autre. D'autres ont résisté : *non, l'amour n'est pas une prison.* Les assemblées se sont envenimées. Des voix masculines, surtout, tentaient de dominer : imposer leurs désirs comme des lois. On les arrêtait, on les huait parfois, mais le germe était planté.

LUI

J'ai eu peur, moi aussi, de la perdre. J'ai rêvé qu'elle me quittait pour un autre, que je restais seul, vide, inutile. Le matin, je me réveillais le cœur battant. Je la regardais dormir, et je voulais la serrer si fort qu'elle ne puisse jamais s'échapper. J'ai compris ce que voulait dire cet homme, « elle est à moi ». J'ai compris, et j'ai détesté comprendre.

ELLE

Nous avons parlé, la nuit, longtemps. Nos voix basses, nos mains jointes. Je lui ai dit : *Tu n'as pas à me posséder pour m'aimer.* Il a dit : *J'ai peur de te perdre.* Je lui ai répondu : *Tu me perds seulement si tu m'enfermes.* Ses yeux ont brillé. Je crois qu'il a compris. Mais le vertige était encore là, comme un écho lointain.

NOUS

Dans les rues, la violence n'avait pas disparu. Mais elle avait changé de visage. On n'arrachait plus seulement les drones : on arrachait des mains qui se refermaient trop fort sur un poignet, sur une hanche. On crie : « Ce n'est pas à toi ! »

Des assemblées improvisées jugeaient les comportements. Certains étaient exclus, d'autres revenaient après avoir demandé pardon. C'était chaotique, fragile.

Ainsi la fissure est apparue. Dans les lits, dans les assemblées, dans les regards. La jalousie, la propriété, la domination rôdaient, revenaient par les failles. Mais nous savions que l'amour, l'amour vrai, était rude, exigeant, charnel, traversé de doutes. L'amour était une lutte, autant que la révolte.

NOUS

La fissure s'élargissait. Dans les assemblées, la voix de certains hommes revenait plus lourde, plus sûre d'elle-même. « Le désordre sentimental affaiblit la lutte », disaient-ils. « Il faut des règles claires. Une femme, un homme. La stabilité. »

On les huait, mais d'autres les soutenaient en silence. Les vieilles habitudes, comme des fantômes, prenaient place sur les bancs.

Une femme

Je me suis levée un soir. Ma voix tremblait mais j'ai dit : « Ce que vous appelez stabilité, c'est une prison. Vous parlez d'amour, mais vous voulez dire propriété. Vous parlez de fidélité, mais vous exigez l'obéissance. » J'ai vu des yeux s'assombrir. Un homme a murmuré : « Tu exagères. »

Alors j'ai montré mon poignet : bleu, encore marqué par une main trop lourde. Le silence a fait plus mal que les cris.

Un ancien garde

J'ai eu honte. Honte de sentir en moi la tentation de reprendre cette voix d'avant, la voix qui ordonne, qui exige. Honte de ma colère quand celle que j'aimais est partie dans un autre lit. J'ai serré les poings, j'ai voulu la retenir. Puis j'ai vu son regard, clair, ferme. Elle m'a dit : « Ce n'est pas toi que je quitte. C'est ma peur que je quitte. » Alors j'ai lâché. Mais tous n'arrivent pas à lâcher.

NOUS

La domination revenait par les fissures. Des gestes trop brusques, des mots trop lourds. « Tu es à moi », « Tu ne regardes pas ailleurs », « Tu m'appartiens ». On arrêtait ces voix, on les dénonçait, mais elles revenaient comme l'humidité dans les murs. On se battait non seulement contre le milliardaire et ses drones, mais contre nous-mêmes, contre les restes d'un monde qui nous habitait encore.

Une assemblée

On a parlé de sexe. Longuement, douloureusement. Certains disaient : « C'est trop intime pour être partagé. » D'autres répondaient : « Mais si on enferme le sexe, il redeviendra domination. » Les débats duraient des heures. On sortait épuisés, parfois en larmes. Mais on ne cessait pas de parler. Parce qu'on savait que le silence, lui, tuerait tout.

LUI

Je me suis surpris à rêver de l'ancien monde. Un monde simple, où elle n'était qu'à moi. J'ai eu honte. J'ai compris que je voulais parfois la facilité d'une chaîne. Mais en même temps, j'ai senti que je n'aurais pas supporté d'être sa chaîne. Alors j'ai cherché une autre voie. Je me suis dit : peut-être que l'amour, le vrai, n'est pas une certitude. Peut-être que c'est une conversation permanente, fragile, qu'il faut recommencer chaque jour.

ELLE

J'ai eu peur de lui, un soir. Il m'a serrée trop fort. Ses yeux étaient noirs de jalouse. J'ai cru qu'il allait me crier dessus, peut-être plus. Mais il a tremblé, il a lâché, il s'est effondré en larmes. Alors je l'ai pris dans mes bras. Je lui ai dit *Nous ne sommes pas parfaits. Nous ne serons jamais parfaits. Mais nous sommes là.* Ses larmes m'ont brûlé la peau, mais elles m'ont aussi apaisée. Parce qu'il avait choisi de pleurer plutôt que de frapper.

NOUS

D'autres se sont brisés. La possessivité revenait par vagues. Mais certains, comme eux, comme nous, trouvaient la force de rester, de parler, de recommencer. C'était ça, l'amour véritable : pas un paradis sans faille, mais une lutte quotidienne contre nos propres ombres.

LUI

Je ne crois plus à l'utopie parfaite. Mais je crois en elle. Je crois en nous. Quand je goûte sa peau, quand je sens son souffle, je sais que rien ne pourra nous l'enlever. Même pas nos propres doutes. Parce que l'amour n'est pas une possession, c'est une reconnaissance. Elle existe. J'existe. Nous existons. Et cela suffit.

ELLE

Je l'aime. Pas comme on enferme. Pas comme on retient. Je l'aime comme on marche côte à côte dans une ville en flammes, sans savoir si on vivra demain. Je l'aime comme on plante une graine dans une terre incertaine, sans garantie qu'elle poussera. Je l'aime parce que l'aimer est le seul acte qui me fait humaine. Lui reste le centre. Pas un centre qui m'enferme : un centre qui m'ancre.

LUI

Nous étions revenus dans notre chambre improvisée, une ancienne pièce de bureau aux vitres brisées. Sur le mur, des mots tracés à la craie : AIMEZ POUR NE PAS POSSEDER. J'avais envie d'y croire. Mais ce soir-là, ma poitrine était lourde. J'avais vu des disputes, des cris, des coups presque partis. J'avais vu des regards redevenir durs, des voix redevenir dominatrices.

Je me suis allongé à côté d'elle. J'ai posé ma main sur son ventre. J'ai murmuré *J'ai peur.*

ELLE

Alors j'ai posé ma main sur la sienne.

Puis je lui ai pris le visage. Je l'ai embrassé. Nos bouches se sont retrouvées. Le goût de lui, le goût de nous, un goût que personne ne pouvait voler.

NOUS

Nous avons fait l'amour, lentement. Pour dire avec nos corps ce que les mots n'arrivaient pas à tenir : je ne t'appartiens pas, je suis là. Sa peau contre la mienne, ses mains, ses soupirs, c'était une conversation. Fragile, risquée, mais vraie.

Dans les rues, les assemblées continuaient. Les voix débattaient encore, parfois jusqu'à la colère. La jalousie rôdait, la possession revenait, la domination masculine cherchait ses fissures pour réapparaître. Mais nous étions là, nous et d'autres, pour rappeler que l'amour ne se réduit pas à une prison.

Nous avons appris que l'amour n'est pas une certitude. C'est une lutte. Une lutte douce et rude à la fois. Une lutte qui recommence chaque jour, dans chaque geste, dans chaque regard.

Nous savons que l'humanité peut redevenir inhumaine.

Alors nous continuons d'aimer. Non pas comme une garantie, mais comme une résistance. L'amour est fragile, mais il est nôtre. Il est humain.

Louise Michel

La révolution sera la floraison de l'humanité, comme l'amour est la floraison du cœur.